DAN006 · LA RÉVÉLATION DE DANIEL

Nabuchodonosor humilié : l'orgueil du roi face à la souveraineté de Dieu

Le quatrième chapitre de Daniel raconte l'une des expériences les plus singulières attribuées à Nabuchodonosor. Parvenu au sommet de sa puissance, le roi de Babylone…

EN BREF

Daniel 4 explore la vision de l'arbre de Nabuchodonosor, symbole de son pouvoir et de sa chute, illustrant le thème de la souveraineté divine sur les royaumes humains. Le récit démontre comment l'orgueil du roi est confronté à un avertissement prophétique, menant à son humilité puis à sa restauration.

LECTURE	RÉFÉRENCES	LIVRES CITÉS	NIVEAU
196 min	**92**	**2**	**Moyen**

PUBLIC	PUBLIÉE	MISE À JOUR
Intermédiaire	**29/10/2026**	**29/10/2026**

CLASSEMENT

SÉRIE — Le livre de Daniel

PERSONNAGES
Nabuchodonosor · Daniel · Shadrak · Méshak · Abed-Nego

LIEUX
Babylone · Jérusalem

PÉRIODES
Règne de Nabuchodonosor · Déportation de Juda

MOTS-CLÉS
Nabuchodonosor · souveraineté · humiliation · rêve · Daniel

NOTIONS
souveraineté divine · humiliation et restauration

RÉFÉRENCES BIBLIQUES
Daniel 1,1-2 · Daniel 2,21 · Daniel 2 · Daniel 3 · Daniel 4

DROITS
© 2026 Schilo — Tous droits réservés

SOMMAIRE

Introduction générale 3
Commentaire 1 - La proclamation de Nabuchodonosor : un témoignage adressé à tout l’empire ... 5
Commentaire 2 - De la tranquillité du palais au trouble du rêve 10
Commentaire 3 - Le rêve du grand arbre : grandeur, prospérité et jugement 15
Commentaire 4 - Daniel interprète le rêve : le grand arbre, c’est le roi 22
Commentaire 5 - Douze mois plus tard : l’orgueil de Nabuchodonosor et l’accomplissement du jugement 29
Commentaire 6 - Le regard tourné vers le ciel : restauration et confession de Nabuchodonosor ... 36
Commentaire 7 - La souveraineté du Très-Haut : le message théologique central de Daniel 4 45
Commentaire 8 - Une proclamation royale à la première personne : la forme littéraire de Daniel 4 53
Commentaire 9 - Daniel 4 face à l’histoire : ce que les sources permettent réellement d’affirmer ... 59
Analyse textuelle et grammaticale - Daniel 4 67
Conclusion générale - Daniel 4 78
Lexique 86

RÉSUMÉ

Le chapitre 4 du livre de Daniel présente une expérience unique vécue par Nabuchodonosor, le roi babylonien qui, au sommet de sa puissance, reçoit une vision prophétique d'un arbre immense destiné à être abattu. Ce rêve, interprété par Daniel, concerne directement le roi, préfigurant son humiliation puis sa restauration. Le récit, structuré en prospérité-rêve-avertissement-délai-égrainement, décrit la transformation de Nabuchodonosor, qui de la contemplation orgueilleuse de Babylone passe à l'humiliation puis à la reconnaissance du pouvoir divin. Le chapitre se distingue par une narration à la première personne où Nabuchodonosor relate son parcours, lui-même imprégné des thèmes de l'orgueil, de la souveraineté divine et de la responsabilité du pouvoir. La dimension historique de cette narration soulève des questions sur l'exactitude factuelle, mais l'accent est mis sur la leçon spirituelle : la reconnaissance de la domination du Très-Haut sur les royaumes humains. Ainsi, Daniel 4 n'est pas seulement l'histoire de la folie et de la guérison d'un roi, mais une réflexion sur les limites du pouvoir humain face à la souveraineté divine.

Introduction générale

Le quatrième chapitre de Daniel raconte l’une des expériences les plus singulières attribuées à Nabuchodonosor. Parvenu au sommet de sa puissance, le roi de Babylone reçoit en rêve la vision d’un arbre immense destiné à être abattu, tandis que sa souche demeure en terre. Daniel lui en révèle la signification : le souverain lui-même est concerné. Le récit conduit ainsi du rêve à l’avertissement, de l’orgueil à l’abaissement, puis de l’abaissement à la restauration. À travers cette trajectoire, le chapitre développe l’un des thèmes majeurs du livre : la souveraineté de Dieu sur les royaumes humains.

1. Un nouvel épisode du règne de Nabuchodonosor

Les premiers chapitres de Daniel accordent une place considérable à Nabuchodonosor. Le souverain babylonien apparaît dès la prise de Jérusalem et la déportation d’une partie de la population de Juda (Daniel 1.1-2). Il domine ensuite les récits de Daniel 2-4, dans lesquels son pouvoir est successivement confronté à la révélation du Dieu de Daniel.

Dans Daniel 2, le rêve de la grande statue lui révèle que les royaumes humains, aussi puissants soient-ils, s’inscrivent dans une histoire qui les dépasse. Daniel formule alors un principe essentiel pour comprendre la suite du livre :

Daniel 2.21 : « C’est lui qui change les temps et les circonstances, qui renverse et qui établit les rois, qui donne la sagesse aux sages et la connaissance à ceux qui ont de l’intelligence. »

Le chapitre 3 confronte ensuite le pouvoir royal à la fidélité de Shadrak, Méshak et Abed-Nego. Nabuchodonosor découvre que son décret et sa fournaise ne peuvent empêcher leur délivrance.

Le chapitre 4 poursuit cette progression, mais d’une manière beaucoup plus personnelle. Cette fois, ce ne sont plus principalement le royaume, les serviteurs de Dieu ou les décisions du souverain qui sont concernés : **c’est Nabuchodonosor lui-même**.

2. Le rêve du grand arbre

Le récit s’organise autour d’une image impressionnante.

Nabuchodonosor voit en rêve un arbre gigantesque dressé au milieu de la terre. Il grandit jusqu’à devenir visible de très loin. Son feuillage est magnifique, ses fruits abondants ; les animaux trouvent refuge sous son ombre et les oiseaux habitent dans ses branches. Tout semble évoquer la prospérité, la stabilité et une puissance arrivée à son plein développement.

Mais cette vision de grandeur est brusquement interrompue.

Un être céleste ordonne que l’arbre soit abattu, ses branches coupées et ses fruits dispersés. Pourtant, la souche et les racines doivent demeurer en terre.

Daniel devra expliquer au roi la signification de cette vision.

La simplicité de l’image ne doit pas masquer sa richesse. L’arbre permet au récit d'aborder simultanément la grandeur du souverain, l’étendue de son influence, sa responsabilité envers ceux qui vivent sous son autorité et la fragilité d’un pouvoir que son détenteur pourrait croire définitivement établi.

3. De la puissance à l’humiliation

L’intérêt du chapitre ne réside cependant pas seulement dans l’interprétation d’un rêve.

Le récit décrit une trajectoire.

Nabuchodonosor se trouve d’abord dans une situation de prospérité. Un avertissement lui est ensuite adressé. Un délai lui est accordé. Puis vient l’accomplissement de ce qui avait été annoncé : au moment même où le roi contemple Babylone et célèbre sa propre puissance, il est frappé d’un profond abaissement.

Cette succession donne au chapitre une construction particulièrement forte :

prospérité - rêve - interprétation - avertissement - délai - orgueil - humiliation - reconnaissance - restauration.

Chaque étape prépare la suivante.

Le lecteur sait ce qui menace le roi avant que celui-ci ne tombe. L’enjeu n’est donc pas seulement de découvrir ce qui va lui arriver, mais de comprendre pourquoi cela lui arrive et ce qu’il doit apprendre à travers cette expérience.

4. Un récit à la première personne

Daniel 4 présente également une particularité littéraire remarquable.

Nabuchodonosor prend lui-même largement la parole. Le souverain s’adresse aux peuples de son empire et raconte son expérience. Le chapitre possède ainsi, au moins dans son cadre narratif, la forme d’une proclamation royale.

Ce procédé donne au récit une force particulière : celui qui a été humilié devient celui qui raconte publiquement son humiliation.

Le texte connaît néanmoins plusieurs changements de voix et de perspective. Daniel intervient pour interpréter le rêve, tandis qu’une partie de l’accomplissement est racontée différemment du témoignage personnel du roi.

Cette construction devra être examinée avec précision, car elle contribue directement à la manière dont le chapitre transmet son message.

5. Une question historique

Le récit soulève également plusieurs questions historiques.

Nabuchodonosor II est bien connu par les sources babyloniennes. Son long règne, ses campagnes et surtout son immense activité de construction ont laissé une documentation importante. Daniel 4 rapporte cependant un épisode extraordinaire de son existence : une période durant laquelle le roi aurait été profondément diminué avant de retrouver ses facultés et son autorité.

La durée de cet épisode, exprimée par les mystérieux « sept temps », devra être étudiée avec prudence.

Il faudra également examiner ce que permettent réellement d’affirmer les sources extérieures au livre de Daniel. Leur silence éventuel ne devra être utilisé ni comme une confirmation indirecte du récit ni comme une réfutation automatique de celui-ci.

La distinction entre **le témoignage du texte biblique, les données historiques indépendamment**

attestées et les reconstructions possibles sera donc essentielle tout au long de cette étude.

6. La question centrale du chapitre

Au-delà de ces problèmes historiques et littéraires, Daniel 4 pose essentiellement la question du pouvoir.

Que devient un souverain lorsqu’il finit par considérer sa réussite comme le produit exclusif de sa propre puissance ?

Le récit répond à cette question par l’expérience de Nabuchodonosor.

Le roi qui domine un immense empire doit lui-même apprendre qu’il existe une limite à sa domination. Celui qui possède le pouvoir de déplacer des populations, d’élever des monuments et d’imposer ses décisions découvre que sa propre position n’est pas absolue.

Une déclaration répétée au cœur du chapitre fournit la clef de cette expérience : le roi doit reconnaître que **« le Très-Haut domine sur la royauté des hommes »**.

Cette affirmation guidera toute l’étude.

Il faudra déterminer comment le rêve du grand arbre développe cette idée, pourquoi Daniel associe l’avertissement adressé au roi à la justice envers les plus faibles, quelle signification donner à son étrange humiliation et jusqu’où doit être comprise sa confession finale.

Daniel 4 ne raconte donc pas simplement l’histoire d’un roi devenu fou puis guéri. Le chapitre construit une réflexion beaucoup plus profonde sur **la grandeur humaine, l’orgueil, la responsabilité du pouvoir, le jugement et la restauration**.

L’étude suivra cette progression en partant du témoignage royal qui ouvre le récit, avant d’examiner le rêve, son interprétation, l’avertissement de Daniel, l’accomplissement annoncé et enfin la restauration de Nabuchodonosor. Les questions historiques, linguistiques et chronologiques seront traitées à leur place, afin que l’analyse du chapitre conserve sa progression sans anticiper les conclusions.

Commentaire 1 - La proclamation de Nabuchodonosor : un témoignage adressé à tout l’empire

Daniel 4 s’ouvre de manière inhabituelle : ce n’est pas Daniel qui prend directement la parole, mais Nabuchodonosor. Le souverain babylonien adresse aux peuples de son empire une proclamation dans laquelle il annonce son intention de raconter ce que le Dieu Très-Haut a accompli à son égard. Ces quelques versets constituent bien davantage qu’un simple préambule : placés avant le récit de l’humiliation du roi, ils en donnent déjà la clef de lecture.

1. Une proclamation qui appartient au récit de Daniel 4

Dans plusieurs traductions modernes, les trois versets qui ouvrent le récit sont numérotés Daniel 3.31-33, tandis que d’autres traditions les rattachent au début du chapitre 4. Cette différence de numérotation ne correspond pas à une différence de texte.

Sur le plan littéraire, ces versets appartiennent clairement au récit du grand arbre. Ils forment l’introduction de la proclamation de Nabuchodonosor et préparent le témoignage personnel qui commence immédiatement après.

Daniel 3.31 présente l’expéditeur et les destinataires :

« Nebucadnetsar, roi, à tous les peuples, nations et hommes de toutes langues qui habitent toute la terre : Que votre paix soit grande ! »

La formulation rappelle le langage administratif d’un empire composé de populations nombreuses, parlant différentes langues et possédant des traditions diverses. Le roi ne s’adresse pas à Daniel, aux Judéens déportés ou à une catégorie particulière de ses sujets. Son message est présenté comme destiné à l’ensemble des peuples placés sous son autorité.

L’expression « toute la terre » ne doit évidemment pas être comprise selon les catégories géographiques modernes comme une affirmation selon laquelle Nabuchodonosor régnait littéralement sur l’ensemble de la planète. Dans le langage royal et impérial du Proche-Orient ancien, ce type de formulation exprime l’universalité revendiquée du pouvoir à l’intérieur de l’horizon politique connu ou dominé par le souverain.

Le paradoxe est déjà remarquable : le roi qui dispose d’une autorité considérable utilise précisément cette autorité pour annoncer qu’une puissance supérieure à la sienne s’est manifestée dans sa propre existence.

2. « Que votre paix soit grande ! »

La salutation « Que votre paix soit grande ! » appartient au langage officiel de correspondance et de cour.

Le terme traduit par « paix » possède ici un sens plus large que la seule absence de guerre. Il peut évoquer le bien-être, la prospérité et une situation favorable. La formule correspond donc à une salutation solennelle appropriée à une proclamation royale.

Cette entrée en matière contribue à donner au texte l’apparence d’un message officiel.

Mais son contenu va rapidement s’éloigner de ce que l’on pourrait attendre d’une proclamation célébrant le souverain.

Nabuchodonosor ne va pas annoncer une victoire militaire, la construction d’un palais ou l’écrasement d’une révolte. Il va raconter une expérience dans laquelle sa propre puissance a été profondément remise en cause.

Cette tension entre la forme royale du document et le contenu humiliant du témoignage constitue l’une des caractéristiques les plus fortes du chapitre.

3. « Les signes et les miracles que le Dieu très-haut a faits pour moi »

Le roi poursuit :

Daniel 3.32 :

« Il m’a semblé bon de faire connaître les signes et les miracles que le Dieu très-haut a faits pour moi. »

L’expression « il m’a semblé bon » introduit la décision personnelle du souverain. Nabuchodonosor estime que son expérience mérite désormais d’être rendue publique.

Deux termes sont associés : les « signes » et les « miracles ».

Dans le contexte de Daniel, ils désignent des manifestations extraordinaires par lesquelles la puissance

divine devient perceptible dans l’histoire humaine. Leur association souligne que l’expérience racontée ne doit pas être comprise, du point de vue du narrateur, comme une succession fortuite d’événements.

Une expression mérite cependant une attention particulière : le roi parle des événements que le Très-Haut a accomplis **« pour moi »**.

Cette formulation est surprenante.

L’expérience qui va être racontée comporte une humiliation particulièrement sévère. Nabuchodonosor perdra sa position, sa dignité et sa capacité normale à vivre parmi les hommes. Pourtant, lorsqu’il raconte rétrospectivement cette expérience, il peut la présenter comme quelque chose que Dieu a accompli « pour » lui.

Le jugement n’est donc pas interprété seulement comme une punition.

Il possède une finalité.

Le roi considère désormais que son abaissement lui a permis d’apprendre quelque chose qu’il n’avait pas compris au sommet de sa puissance.

Cette perspective sera essentielle pour comprendre la conservation de la souche dans le rêve : le jugement annoncé n’a pas pour finalité ultime la disparition de Nabuchodonosor, mais sa transformation.

4. Du Dieu de Daniel au « Dieu très-haut »

L’expression « Dieu très-haut » mérite également d’être relevée.

Dans les chapitres précédents, Nabuchodonosor avait déjà reconnu la puissance du Dieu servi par Daniel et ses compagnons.

Après l’interprétation du rêve de la statue, il avait déclaré :

Daniel 2.47 :

« C’est certain, votre Dieu est le Dieu des dieux, le Seigneur des rois et celui qui révèle les secrets. »

Après la délivrance des trois hommes dans la fournaise, il avait encore proclamé la grandeur de leur Dieu (Daniel 3.28-29).

Il existe donc une progression.

Nabuchodonosor n’arrive pas à Daniel 4 sans avoir auparavant été confronté au Dieu d’Israël. Il a déjà reconnu sa capacité à révéler ce qui échappe aux sages babyloniens et sa puissance pour délivrer ses serviteurs.

Cependant, reconnaître la puissance d’un dieu n’équivaut pas encore à reconnaître son autorité sur sa propre personne.

Daniel 4 introduit précisément cette dimension.

Le souverain ne va plus seulement observer ce que Dieu accomplit pour d’autres. Il devient lui-même l’objet de l’action divine.

5. Une confession placée avant le récit

Le verset suivant est particulièrement important :

Daniel 3.33 :

« Que ses signes sont grands ! Que ses miracles sont puissants ! Son règne est un règne éternel, et sa domination dure de génération en génération. »

Le lecteur doit remarquer que cette déclaration est placée **avant** le récit du rêve et de l’humiliation.

Chronologiquement, elle appartient pourtant au Nabuchodonosor restauré.

Le texte commence donc par la conclusion à laquelle le roi est finalement parvenu, puis revient en arrière pour raconter comment il y est arrivé.

Ce procédé modifie profondément la lecture du chapitre.

Le suspense ne porte pas principalement sur l’issue du récit. Dès les premières lignes, le lecteur sait que Nabuchodonosor reconnaîtra la souveraineté du Très-Haut.

La véritable question devient alors : **qu’a-t-il fallu pour que le roi de Babylone parvienne à cette reconnaissance ?**

Le récit qui suit constitue la réponse.

6. Deux règnes mis en contraste

La déclaration de Nabuchodonosor introduit également une opposition fondamentale entre deux formes de royauté.

D’un côté se trouve le règne du souverain babylonien.

Il est immense, mais limité.

Il est puissant, mais temporaire.

Il dépend des circonstances politiques, militaires et humaines.

De l’autre se trouve le règne du Très-Haut :

« Son règne est un règne éternel, et sa domination dure de génération en génération. »

La différence ne réside donc pas seulement dans le degré de puissance. Elle concerne la nature même des deux dominations.

Nabuchodonosor possède un royaume.

Le Très-Haut possède une souveraineté qui traverse les générations.

Cette distinction avait déjà été préparée par le rêve de Daniel 2, où les empires humains se succèdent tandis que le royaume établi par Dieu demeure. Elle devient ici une expérience personnelle du roi.

Le souverain qui règne sur Babylone va découvrir qu’il demeure lui-même à l’intérieur d’un règne qui le dépasse.

7. Une proclamation royale authentique ou une construction littéraire ?

La forme du passage conduit naturellement à une question : faut-il considérer Daniel 4 comme la reproduction d’un véritable édit rédigé par Nabuchodonosor ?

Le texte se présente incontestablement sous la forme d’une proclamation royale. Cela ne signifie cependant pas que nous possédions la transcription diplomatique d’un document administratif babylonien.

Aucune tablette cunéiforme connue ne permet actuellement d’identifier cette proclamation comme un édit de Nabuchodonosor conservé indépendamment du livre de Daniel.

Il convient donc de distinguer la **forme littéraire** et la **preuve documentaire**.

La forme est clairement celle d’un témoignage royal adressé aux peuples.

L’existence d’un document babylonien indépendant correspondant exactement à Daniel 4 n’est pas attestée.

Cette distinction permet de respecter la manière dont le texte se présente sans lui attribuer une confirmation archéologique que nous ne possédons pas.

La question de la composition du chapitre devra être reprise plus précisément dans l’analyse littéraire et textuelle, notamment en raison des changements de personne qui apparaissent au cours du récit.

8. Une première personne qui donne au chapitre sa force

Le recours à la première personne constitue un choix narratif particulièrement efficace.

Nabuchodonosor ne dit pas seulement qu’un roi orgueilleux a été humilié.

Il dit en substance : **cela m’est arrivé**.

Le procédé empêche le souverain de rester extérieur à la leçon qu’il proclame.

Cette dimension autobiographique apparaît immédiatement après l’ouverture :

Daniel 4.1 :

« Moi, Nebucadnetsar, je vivais tranquille dans ma maison et heureux dans mon palais. »

Le contraste avec Daniel 3.33 est saisissant.

Le roi vient de proclamer que la domination du Très-Haut dure de génération en génération. Il va maintenant raconter l’époque où, installé dans sa prospérité, il n’avait pas encore pleinement compris les conséquences de cette vérité pour sa propre royauté.

Le récit peut alors véritablement commencer.

9. La fonction de cette ouverture dans l’ensemble du chapitre

Les trois versets introductifs remplissent finalement plusieurs fonctions.

Ils donnent au récit la forme d’un témoignage public.

Ils révèlent dès le commencement l’issue de l’expérience.

Ils placent la souveraineté du Très-Haut au-dessus de celle de Nabuchodonosor.

Ils transforment surtout l’histoire qui va suivre en récit rétrospectif : le roi restauré raconte l’homme qu’il était avant son humiliation.

Cette perspective est essentielle.

Daniel 4 n’est pas simplement le récit d’une catastrophe frappant un souverain orgueilleux. Il est raconté depuis l’autre côté de l’épreuve, par un homme qui affirme avoir compris quelque chose à travers elle.

Le lecteur connaît donc dès l’ouverture la destination du récit : Nabuchodonosor devra reconnaître que

son royaume, aussi impressionnant soit-il, ne constitue pas la souveraineté ultime.

Reste maintenant à comprendre **comment le roi qui proclame cette vérité a dû l’apprendre**.

C’est précisément ce que commence à révéler le rêve du grand arbre.

Commentaire 2 - De la tranquillité du palais au trouble du rêve

Après la proclamation qui ouvre le chapitre, Nabuchodonosor commence le récit de son expérience personnelle. Tout débute dans une situation apparemment idéale : le roi est en sécurité dans son palais et son royaume prospère. C’est précisément dans ce contexte de stabilité que survient le rêve qui bouleverse sa tranquillité. L’épisode met progressivement en opposition la puissance dont dispose le souverain et son incapacité à comprendre ce qui lui est révélé.

1. « Je vivais tranquille dans ma maison »

Daniel 4.1 :

« Moi, Nebucadnetsar, je vivais tranquille dans ma maison et heureux dans mon palais. »

Le récit commence par une scène de calme.

Les deux expressions employées décrivent une situation favorable. Nabuchodonosor est « tranquille » dans sa maison et « heureux », ou prospère, dans son palais. Rien ne semble alors menacer son pouvoir.

Le terme araméen traduit par « tranquille » évoque une situation de repos et de sécurité. Le second terme suggère la prospérité et l’épanouissement. Leur association donne l’image d’un souverain installé dans une position stable.

Cette précision est importante, car le rêve ne survient pas au milieu d’une crise politique ou militaire connue. Le texte ne présente pas un roi déjà affaibli, cherchant dans un songe une réponse à ses difficultés. Il décrit au contraire un homme parvenu à une situation de sécurité.

Le contraste avec la suite n’en sera que plus saisissant.

Le palais représente ici davantage qu’une résidence. Il est le lieu depuis lequel Nabuchodonosor exerce son autorité et jouit de sa réussite. Tout ce qui l’entoure semble confirmer la solidité de sa position.

C’est au cœur de cette stabilité que surgit le trouble.

2. Une prospérité qui prépare le contraste

La prospérité de Nabuchodonosor correspond bien à l’image générale que les sources babyloniennes donnent de son règne. Le souverain fut un grand bâtisseur et consacra des ressources considérables à Babylone ainsi qu’aux principaux sanctuaires du royaume.

Cette donnée historique permet de mesurer la force du récit sans qu’il soit nécessaire d’identifier immédiatement une année précise pour l’épisode. Le Nabuchodonosor de Daniel 4 n’est pas présenté comme un souverain dont le règne s’effondre. Il se trouve dans une situation suffisamment favorable pour pouvoir contempler sa réussite comme quelque chose de durable.

Le récit prépare ainsi une opposition entre **sécurité apparente et fragilité réelle**.

Cette opposition ne signifie pas que la prospérité soit condamnée en elle-même. Le texte ne reproche

pas au roi de posséder un palais ou de gouverner un royaume prospère. Le problème apparaîtra lorsque cette réussite sera interprétée comme la démonstration d’une grandeur autonome.

Pour l’instant, aucune condamnation n’est encore prononcée.

Le narrateur décrit simplement un roi satisfait de sa situation.

3. Le rêve qui détruit la tranquillité

Daniel 4.2 :

« Je fis un rêve qui me fit peur. Les pensées et les visions de mon esprit sur ma couche me troublèrent. »

Le changement est immédiat.

La tranquillité du verset précédent laisse place à la peur.

Le roi demeure dans son palais, mais sa sécurité extérieure ne suffit plus à lui procurer la paix intérieure. Aucun ennemi n’a franchi les murailles de Babylone ; aucune armée n’est annoncée. Pourtant, Nabuchodonosor est profondément troublé.

Cette situation rappelle Daniel 2.

Dans les deux récits, le souverain babylonien reçoit un rêve qui le bouleverse et dont la signification lui échappe. Dans les deux cas, les spécialistes de la cour sont convoqués. Dans les deux cas encore, Daniel occupe finalement une place déterminante dans l’interprétation.

Les deux épisodes ne sont cependant pas identiques.

Dans Daniel 2, le rêve concernait principalement la succession des royaumes. Dans Daniel 4, le message vise directement Nabuchodonosor.

La révélation devient personnelle.

4. La peur d’un homme pourtant puissant

Le contraste entre le statut du roi et sa réaction mérite attention.

Nabuchodonosor dispose d’une puissance considérable. Il commande des armées, gouverne des territoires étendus et peut convoquer les principaux spécialistes de son royaume.

Pourtant, il ne peut commander à son propre rêve.

Cette situation participe à la logique générale du chapitre. Les limites du pouvoir royal apparaissent avant même l’annonce du jugement.

Le roi peut contrôler une grande partie de son environnement politique, mais il ne maîtrise ni la révélation qu’il reçoit ni la signification de celle-ci.

Le rêve introduit ainsi une première fissure dans l’assurance du souverain.

Avant que l’arbre ne soit abattu dans la vision, la tranquillité du roi est déjà atteinte.

5. La convocation des sages de Babylone

Daniel 4.3 :

« J’ordonnai de faire venir devant moi tous les sages de Babylone afin qu’ils me donnent l’explication du

rêve. »

La réaction de Nabuchodonosor correspond aux pratiques de la cour mésopotamienne.

Les rêves pouvaient être considérés dans le Proche-Orient ancien comme porteurs de présages. Leur interprétation faisait partie des domaines auxquels étaient attachés différents spécialistes religieux et savants.

Le roi agit donc conformément aux ressources disponibles dans son environnement culturel.

Il ne faut pas nécessairement voir dans cette première démarche une marque particulière d’hostilité envers Daniel. Nabuchodonosor fait d’abord appel aux institutions habituelles de son royaume.

Le vocabulaire du passage souligne néanmoins l’étendue des moyens mobilisés : le roi convoque « tous les sages de Babylone ».

Le souverain dispose ainsi de la compétence collective de son empire.

Pourtant, cette compétence va se révéler insuffisante.

6. Des spécialistes incapables d’expliquer le rêve

Daniel 4.4 :

« Alors arrivèrent les magiciens, les astrologues, les Chaldéens et les devins. Je leur racontai le rêve, mais ils ne purent m’en donner l’explication. »

Plusieurs catégories de spécialistes sont mentionnées.

Le vocabulaire exact et les fonctions respectives de ces groupes sont difficiles à déterminer avec une parfaite précision, notamment parce que les termes utilisés dans Daniel ne correspondent pas toujours exactement aux catégories modernes.

L’idée générale est cependant claire : Nabuchodonosor rassemble les représentants de la sagesse et de la divination babyloniennes susceptibles de comprendre un rêve royal.

Leur échec rappelle une nouvelle fois Daniel 2.

Mais une différence importante apparaît.

Dans le premier rêve, Nabuchodonosor exigeait des sages qu’ils lui révèlent également le contenu du songe. Leur incapacité pouvait donc s’expliquer par l’exigence extraordinaire qui leur était imposée.

Ici, la situation est différente.

Le roi **raconte son rêve**.

Les spécialistes disposent donc de son contenu et doivent seulement en fournir l’interprétation.

Malgré cela, ils échouent.

Cette différence renforce considérablement la fonction narrative de l’épisode : le problème ne réside plus dans l’impossibilité de connaître un rêve tenu secret. Même lorsque la vision est communiquée, sa véritable signification demeure inaccessible.

7. Pourquoi les sages ne répondent-ils pas ?

Le texte affirme simplement :

« Ils ne purent m’en donner l’explication. »

Il ne précise pas pourquoi.

Plusieurs explications ont été proposées.

Il est possible que les sages aient réellement été incapables de comprendre la vision. Il est également possible qu’une partie de son symbolisme ait été suffisamment inquiétante pour rendre les conseillers prudents devant le roi. Dans le Proche-Orient ancien, l’image d’un arbre représentant un souverain ou un royaume n’était pas nécessairement incompréhensible.

Cependant, le texte ne dit pas qu’ils connaissaient l’interprétation mais n’osaient pas la communiquer.

Une étude rigoureuse doit donc éviter de transformer cette possibilité en certitude.

Le point explicitement affirmé par Daniel est plus simple : **les sages convoqués ne fournissent pas au roi l’interprétation recherchée**.

Cette incapacité prépare l’entrée de Daniel.

8. Daniel arrive « enfin »

Daniel 4.5 :

« Enfin se présenta devant moi Daniel, appelé Beltshatsar d’après le nom de mon dieu, et qui a en lui l’esprit des dieux saints. Je lui racontai le rêve. »

L’arrivée de Daniel constitue un tournant.

Le mot traduit par « enfin » marque sa position particulière dans la succession des consultations. Les autres sages sont venus et n’ont pas résolu le problème ; Daniel entre maintenant en scène.

Une question se pose naturellement : pourquoi Nabuchodonosor ne l’a-t-il pas consulté immédiatement, alors que Daniel 2 avait déjà démontré sa capacité exceptionnelle à interpréter les rêves ?

Le texte ne fournit aucune réponse explicite.

Il serait donc imprudent d’en déduire une disgrâce de Daniel, un oubli du roi ou une volonté délibérée de ne faire appel à lui qu’en dernier recours.

La narration cherche surtout à établir un contraste : les ressources ordinaires de la sagesse babylonienne sont épuisées avant que Daniel ne donne l’interprétation.

9. Daniel et Beltshatsar

Le roi utilise les deux noms de Daniel.

« Daniel » est son nom hébreu, tandis que « Beltshatsar » est le nom babylonien qui lui avait été attribué après son arrivée à la cour (Daniel 1.7).

Nabuchodonosor ajoute que ce nom lui a été donné « d’après le nom de mon dieu ».

Cette remarque est particulièrement intéressante parce qu’elle apparaît dans le témoignage d’un roi qui vient pourtant de célébrer le « Dieu très-haut ».

Elle recommande la prudence lorsqu’il s’agit d’évaluer la nature exacte de l’évolution religieuse de Nabuchodonosor. Le roi peut reconnaître de manière extraordinaire la puissance du Dieu de Daniel tout en continuant à employer le langage religieux de son propre environnement babylonien.

La coexistence de ces formulations ne doit pas être supprimée artificiellement.

Elle appartient au texte.

10. « L’esprit des dieux saints »

Nabuchodonosor explique également pourquoi Daniel se distingue des autres sages :

« Il a en lui l’esprit des dieux saints. »

La formule correspond au langage religieux du roi.

Elle réapparaît plusieurs fois dans le chapitre et pose une difficulté de traduction et d’interprétation. Selon la manière dont l’expression araméenne est comprise et selon le point de vue attribué au locuteur, elle peut être rendue par « l’esprit des dieux saints » ou être comprise dans un sens orienté vers « l’Esprit du Dieu saint ».

Dans la bouche de Nabuchodonosor, la traduction au pluriel respecte bien son cadre religieux babylonien et la manière dont il peut interpréter la sagesse exceptionnelle de Daniel.

Le roi reconnaît quelque chose d’extraordinaire en lui sans nécessairement formuler cette reconnaissance avec le vocabulaire théologique d’un Israélite.

Cette différence de langage est importante.

Le livre de Daniel peut rapporter les paroles d’un souverain païen sans lui attribuer artificiellement la théologie et le vocabulaire de Daniel.

11. Une connaissance fondée sur l’expérience

La confiance de Nabuchodonosor envers Daniel ne naît pas dans ce chapitre.

Le roi a déjà fait l’expérience de ses capacités.

Dans Daniel 2, Daniel avait non seulement interprété le premier rêve royal, mais il avait révélé son contenu alors que les autres sages s’étaient déclarés incapables de satisfaire l’exigence du souverain.

Cette expérience antérieure donne un poids particulier à la présence de Daniel.

Nabuchodonosor sait qu’il ne se trouve pas devant un conseiller ordinaire.

Il le reconnaît explicitement dans la suite du passage en lui demandant d’expliquer ce que les autres n’ont pas su interpréter.

Mais cette fois, la difficulté sera différente.

Daniel ne devra pas seulement comprendre le rêve.

Il devra annoncer au souverain que **le grand arbre destiné à être abattu représente le roi lui-même**.

12. De la sécurité extérieure à l’inquiétude intérieure

Ces premiers versets construisent ainsi une progression soigneusement ordonnée.

Au commencement, Nabuchodonosor est tranquille.

Puis vient le rêve.

La tranquillité devient peur.

Le roi convoque ses spécialistes.

Leur savoir échoue.

Daniel entre alors en scène.

Avant même que le contenu du rêve soit entièrement exposé, le récit a donc commencé à relativiser la puissance du souverain. Nabuchodonosor possède un palais, un empire et une cour de spécialistes, mais aucun de ces éléments ne lui permet de retrouver la tranquillité perdue.

Le paradoxe prépare directement la vision du grand arbre.

Le roi qui paraît solidement établi va voir en rêve l’image même de la grandeur : un arbre immense, puissant, visible jusqu’aux extrémités de la terre.

Mais cette image de stabilité contient déjà l’annonce de sa chute.

Commentaire 3 - Le rêve du grand arbre : grandeur, prospérité et jugement

Le rêve rapporté par Nabuchodonosor repose sur une image immédiatement impressionnante : un arbre gigantesque domine la terre, nourrit les êtres vivants et leur offre un refuge. Mais cette vision de puissance est brutalement interrompue par l’intervention d’un « veilleur, un saint », qui ordonne d’abattre l’arbre tout en préservant sa souche. Le symbole passe alors de la grandeur au jugement, avant de révéler que l’enjeu dépasse l’arbre lui-même : derrière lui apparaît progressivement la destinée d’un homme.

1. Daniel face à un rêve que personne n’a pu expliquer

Nabuchodonosor s’adresse directement à Daniel :

Daniel 4.6 :

« Beltshatsar, chef des magiciens, toi qui as en toi, je le sais, l’esprit des dieux saints et pour qui aucun secret n’est difficile, donne-moi l’explication des visions que j’ai eues en rêve. »

Le titre attribué à Daniel indique la position élevée qu’il occupe parmi les sages de Babylone. Il ne faut toutefois pas en conclure qu’il partage leurs pratiques religieuses ou divinatoires. Dans le livre de Daniel, sa capacité à comprendre les mystères ne provient jamais des techniques de la sagesse babylonienne, mais de Dieu.

La différence avait déjà été explicitement formulée dans Daniel 2.27-28. Daniel y déclarait qu’aucun sage, astrologue, magicien ou devin ne pouvait révéler le mystère demandé par le roi, avant d’ajouter : « Cependant, il y a dans le ciel un Dieu qui révèle les secrets. »

Nabuchodonosor interprète encore les capacités de Daniel avec son propre vocabulaire religieux. Il sait néanmoins, par expérience, que Daniel possède une aptitude que les autres sages n’ont pas manifestée.

2. « Je regardais, et voici qu’il y avait un arbre »

Daniel 4.7-8 :

« Voici quelles étaient les visions de mon esprit pendant que j’étais sur mon lit : je regardais, et voici qu’il y avait un arbre au milieu de la terre. Sa hauteur était grande. L’arbre grandit et devint puissant. Son sommet atteignait le ciel et on le voyait depuis les extrémités de toute la terre. »

L’arbre constitue le centre visuel du rêve.

Dans le monde biblique comme dans le Proche-Orient ancien, l’arbre peut représenter la force, la prospérité, la stabilité ou la grandeur d’un personnage ou d’un royaume. L’image n’est donc pas arbitraire.

Dans Ezéchiel 31, par exemple, l’Assyrie est comparée à un cèdre majestueux dont la cime s’élève au-dessus des autres arbres et dans les branches duquel les oiseaux font leurs nids. Le rapprochement avec Daniel 4 est particulièrement significatif : dans les deux textes, la grandeur d’un pouvoir politique est représentée par un arbre exceptionnel dont la chute manifeste la fragilité de la puissance humaine.

Le rêve de Nabuchodonosor développe cependant cette image selon sa propre logique.

L’arbre se trouve « au milieu de la terre ». Il occupe une position centrale et sa croissance semble ne rencontrer aucune limite.

Sa hauteur finit par atteindre le ciel.

Il devient visible « depuis les extrémités de toute la terre ».

Ces expressions ne constituent pas une description botanique. Elles appartiennent au langage symbolique du rêve et traduisent l’étendue exceptionnelle de la puissance représentée.

3. Un arbre qui atteint le ciel

La mention du ciel possède une force particulière dans le contexte du chapitre.

L’arbre ne se contente pas d’être grand : son sommet « atteignait le ciel ».

L’expression souligne une grandeur devenue extraordinaire. Elle ne signifie pas nécessairement, à ce stade du récit, que l’arbre cherche volontairement à rivaliser avec Dieu. Le rêve décrit d’abord l’ampleur atteinte par celui qu’il représente.

Cependant, la suite montrera précisément la limite de cette élévation.

Aussi haut que puisse monter l’arbre, une décision venue du ciel peut l’abattre.

L’opposition verticale structure ainsi la vision : **l’arbre monte depuis la terre, mais le décret descend du ciel**.

Cette opposition résume déjà le rapport entre la grandeur de Nabuchodonosor et la souveraineté qui lui est supérieure.

4. Une grandeur qui profite à tous

Daniel 4.9 :

« Son feuillage était beau et ses fruits abondants. Il portait de la nourriture pour tous. Les bêtes des champs s’abritaient sous son ombre, les oiseaux du ciel faisaient leur nid dans ses branches et tout être

vivant tirait de lui sa nourriture. »

Cette partie de la vision est essentielle pour comprendre correctement le symbole.

L’arbre n’est pas seulement gigantesque.

Il est fécond.

Il produit des fruits en abondance et offre de la nourriture. Les animaux bénéficient de son ombre et les oiseaux trouvent refuge dans ses branches.

L’image reconnaît donc une réalité positive à la puissance représentée.

Le royaume de Nabuchodonosor ne se réduit pas, dans cette vision, à une force destructrice. Il constitue également un ordre politique dont dépendent de nombreuses populations. Des hommes vivent sous son administration, des activités économiques s’y développent et des peuples trouvent leur place à l’intérieur de cet immense ensemble impérial.

Cette dimension empêche une lecture trop simpliste du passage.

Le problème n’est pas que l’arbre soit grand.

Le problème n’est pas davantage qu’il porte beaucoup de fruits.

Le jugement ne tombe pas parce qu’un roi exerce une autorité étendue.

La question décisive concerne la manière dont cette grandeur est comprise et exercée.

5. L’arbre comme représentation du pouvoir royal

L’image d’un arbre abritant des êtres vivants convient particulièrement à la représentation antique de la royauté.

Le roi devait protéger son territoire, garantir l’ordre et assurer la justice. Dans l'idéologie royale mésopotamienne, le souverain pouvait notamment se présenter comme celui qui protège les faibles, maintient les sanctuaires, organise les travaux et procure la prospérité au pays.

Daniel 4 utilise une image compatible avec cette conception, mais il lui donne une orientation particulière.

Si les animaux et les oiseaux dépendent de l’arbre, la grandeur de celui-ci implique une responsabilité.

Plus l’arbre est grand, plus nombreux sont ceux qui vivent sous son ombre.

La puissance ne peut donc être évaluée uniquement par son étendue. Elle doit aussi être appréciée selon ce qu’elle produit pour ceux qui en dépendent.

Cette dimension prendra toute son importance lorsque Daniel demandera au roi de pratiquer la justice et de faire preuve de compassion envers les opprimés.

6. L’apparition du « veilleur »

La scène change soudainement :

Daniel 4.10 :

« Dans les visions de mon esprit, pendant que j’étais sur mon lit, je regardais, et voici qu’un de ceux qui veillent, un saint, descendit du ciel. »

Le personnage est désigné par un terme araméen signifiant littéralement « veilleur ».

Daniel 4 est le seul passage de la Bible hébraïque où cette appellation apparaît sous cette forme pour désigner un être céleste. Le terme évoque l’idée d’un être qui demeure éveillé, observe et participe à l’exécution des décisions célestes.

Le texte ajoute qu’il est « saint », ce qui confirme son appartenance au monde céleste.

Il convient néanmoins de ne pas développer à partir de ce seul mot une hiérarchie angélique détaillée que le passage ne fournit pas.

La fonction du veilleur est beaucoup plus importante que son identité précise.

Il descend du ciel avec un message.

Et ce message va renverser tout ce que Nabuchodonosor vient de contempler.

7. « Abattez l’arbre »

Daniel 4.11 :

« Il cria avec force : Abattez l’arbre et coupez ses branches, secouez son feuillage et dispersez ses fruits ! Que les bêtes fuient de dessous lui et les oiseaux de ses branches ! »

Le contraste est brutal.

Quelques instants auparavant, l’arbre grandissait, produisait des fruits et abritait les êtres vivants.

Désormais, tout ce qui manifestait sa grandeur doit disparaître.

Le tronc est abattu.

Les branches sont coupées.

Le feuillage tombe.

Les fruits sont dispersés.

Les animaux s’enfuient.

Les oiseaux quittent les branches.

Le démantèlement suit presque point par point la description précédente de la prospérité.

Cette correspondance montre l’ampleur du jugement : ce qui paraissait solidement établi peut être défait.

Mais le texte introduit immédiatement une restriction décisive.

8. La souche ne doit pas être détruite

Daniel 4.12 :

« Cependant, laissez dans la terre le tronc avec ses racines, entouré de chaînes de fer et de bronze, parmi l’herbe des champs. »

L’arbre doit être abattu, mais non déraciné.

La différence est fondamentale.

Un arbre arraché avec ses racines est condamné. Une souche conservée en terre peut encore porter la possibilité d’une reprise.

Le rêve contient donc, au milieu même du jugement, un signe de préservation.

L’ordre ne consiste pas à détruire entièrement ce que représente l’arbre. Quelque chose doit subsister.

Cette particularité trouvera son interprétation explicite lorsque Daniel expliquera que la royauté pourra être rendue à Nabuchodonosor.

Le jugement possède donc une limite fixée dès son annonce.

9. Les chaînes de fer et de bronze

La mention de chaînes ou d’un lien « de fer et de bronze » autour de la souche a suscité différentes interprétations.

Certains y voient une protection destinée à préserver la souche. D’autres comprennent plutôt l’image comme celle d’une contrainte imposée à celui que l’arbre représente. Le passage du symbole végétal à la destinée humaine rend difficile une interprétation strictement matérielle de chaque élément.

Le texte ne fournit pas d’explication spécifique des liens de fer et de bronze.

Il est donc préférable de ne pas leur attribuer une signification trop précise.

L’idée essentielle demeure celle d’une souche maintenue en place : le jugement est sévère, mais il n’aboutit pas à une disparition définitive.

10. De l’arbre à l’homme

La suite de la vision produit un changement remarquable :

Daniel 4.12-13 :

« Qu’il soit trempé de la rosée du ciel et qu’il partage avec les bêtes l’herbe de la terre. Que son cœur d’homme lui soit enlevé et qu’un cœur de bête lui soit donné. »

Le symbole change progressivement de nature.

Jusqu’ici, il était possible de parler uniquement d’un arbre.

Désormais, celui qui est concerné possède un « cœur d’homme ».

Le rêve dévoile ainsi que l’arbre représente une personne.

Le langage devient intentionnellement étrange : la souche de l’arbre et l’homme qu’elle représente semblent se superposer.

Cette transition prépare l’interprétation de Daniel.

Le jugement ne consiste pas seulement dans la chute d’un royaume ou dans la réduction d’une puissance politique. Il touche personnellement celui qui se trouve derrière l’image.

11. Le « cœur de bête »

Dans le langage biblique, le « cœur » ne désigne pas seulement les sentiments. Il peut représenter le centre de la pensée, du discernement, de la volonté et de la compréhension.

L’annonce selon laquelle le « cœur d’homme » sera retiré ne décrit donc pas une transformation anatomique.

Elle exprime une profonde altération de la condition humaine et de la capacité rationnelle du roi.

Celui qui exerçait son intelligence pour administrer un empire va se comporter comme un animal.

Le contraste est particulièrement puissant.

Nabuchodonosor occupait le sommet de l’organisation politique humaine.

Il va être abaissé jusqu’à partager la condition des bêtes des champs.

Le mouvement du rêve est donc exactement inverse à celui de l’arbre.

L’arbre montait jusqu’au ciel.

L’homme descend maintenant vers l’animalité.

12. « Jusqu’à ce que sept temps passent sur lui »

Daniel 4.13 :

« Que sept temps passent sur lui. »

La formule introduit l’une des principales difficultés chronologiques du chapitre.

Le terme araméen עִדָּן (*ʿiddān*) désigne un « temps », une « période » ou une durée déterminée. À lui seul, il ne signifie pas obligatoirement « année ».

Il serait donc excessif de traduire directement l’expression par « sept années » comme si cette équivalence était explicitement formulée dans le texte.

L’interprétation de sept années reste néanmoins possible et possède plusieurs arguments en sa faveur, notamment l’usage de périodes comparables dans d’autres passages de Daniel. La question exige cependant une analyse spécifique du vocabulaire et des parallèles bibliques.

À ce stade du récit, un élément est certain : l’humiliation possède **une durée déterminée**.

Elle ne doit pas durer indéfiniment.

Le même décret qui annonce la chute fixe également une limite à celle-ci.

13. Le but du jugement

La vision fournit elle-même son interprétation fondamentale :

Daniel 4.14 :

« Cette sentence est un décret de ceux qui veillent, cette résolution est un ordre des saints, afin que les vivants sachent que le Très-Haut domine sur la royauté des hommes, qu’il la donne à qui il veut et qu’il peut y élever le plus humble des hommes. »

Le mot essentiel est ici : **« afin que »**.

Le jugement possède une finalité.

L’abaissement de celui que représente l’arbre doit conduire à une connaissance : « que les vivants sachent que le Très-Haut domine sur la royauté des hommes ».

Cette affirmation dépasse donc la seule personne de Nabuchodonosor.

Le roi doit apprendre.

Mais « les vivants » doivent également savoir.

L'expérience individuelle du souverain devient ainsi une démonstration de portée universelle.

14. Le décret des veilleurs et la souveraineté du Très-Haut

La formulation du verset peut sembler surprenante : la décision est appelée « décret de ceux qui veillent » et « ordre des saints », alors que tout le chapitre affirme la souveraineté du Très-Haut.

Il ne faut pas en conclure que les êtres célestes disposent d'une autorité indépendante de Dieu.

La finalité même du décret exclut cette interprétation : l'événement doit démontrer que **le Très-Haut** domine sur les royaumes humains.

Le langage présente donc une cour céleste dont les membres participent à l'annonce ou à l'exécution de la décision, tandis que l'autorité suprême appartient au Très-Haut.

Cette représentation d'un conseil céleste possède des parallèles dans plusieurs textes de l'Ancien Testament, où Dieu est entouré d'êtres célestes sans que sa souveraineté soit remise en cause.

15. « Il la donne à qui il veut »

La dernière partie de la déclaration atteint directement l'idéologie du pouvoir royal :

« Il la donne à qui il veut. »

La royauté n'est pas présentée comme une possession autonome.

Même Nabuchodonosor, avec toute sa puissance militaire et politique, ne constitue pas la source ultime de sa propre autorité.

Cette affirmation rejoint directement Daniel 2.21 : Dieu « renverse et établit les rois ».

Elle rejoint également ce que Daniel avait déclaré personnellement à Nabuchodonosor :

Daniel 2.37 :

« Ô roi, tu es le roi des rois, car le Dieu du ciel t'a donné la royauté, la puissance, la force et la gloire. »

Le verbe est déterminant : Dieu **« t'a donné »**.

Daniel 4 montrera ce qui se produit lorsque ce qui a été reçu est considéré comme provenant exclusivement de soi-même.

16. Une grandeur réelle, mais reçue

Le rêve ne nie donc jamais la grandeur de Nabuchodonosor.

L'arbre est réellement immense.

Son feuillage est réellement beau.

Ses fruits sont réellement abondants.

Les êtres vivants bénéficient réellement de son ombre.

La critique porte ailleurs.

La grandeur humaine devient dangereuse lorsqu’elle oublie son caractère reçu et ses responsabilités.

Le grand arbre peut atteindre le ciel ; il demeure néanmoins enraciné dans une terre sur laquelle il ne possède pas une souveraineté absolue.

Une parole venue d’en haut suffit à interrompre sa croissance.

Le rêve prépare ainsi l’interprétation que Daniel devra maintenant avoir le courage d’adresser directement au souverain : **« cet arbre, c’est toi, ô roi. »**

Commentaire 4 - Daniel interprète le rêve : le grand arbre, c’est le roi

Lorsque Nabuchodonosor demande à Daniel d’interpréter son rêve, celui-ci comprend immédiatement la gravité du message. Son trouble ne vient pas d’une incapacité à saisir la vision, mais précisément de ce qu’il en comprend. Le grand arbre représente Nabuchodonosor lui-même. Sa croissance décrit l’extension de sa puissance ; son abattage annonce son humiliation. Pourtant, la souche conservée en terre montre que le jugement n’aura pas le dernier mot. L’interprétation conduit finalement Daniel à dépasser l’explication du rêve pour adresser au roi un appel concret à la justice.

1. Le trouble de Daniel

Daniel 4.19 :

« Alors Daniel, appelé Beltshatsar, resta un moment stupéfait, et ses pensées le troublaient. Le roi reprit : “Beltshatsar, que le rêve et son explication ne te troublent pas !” »

La réaction de Daniel contraste avec celle des autres sages.

Le texte ne dit pas qu’il hésite parce qu’il ignore la signification du rêve. Son trouble semble au contraire provenir de ce qu’il a compris.

L’interprétation concerne directement Nabuchodonosor et annonce une humiliation particulièrement sévère du souverain.

La position de Daniel est donc délicate. Il se tient devant le roi le plus puissant de l’empire et doit lui annoncer que sa grandeur va être brisée.

Le récit souligne ainsi une qualité déjà perceptible dans les chapitres précédents : Daniel ne modifie pas le message pour l’adapter aux attentes du pouvoir.

Mais il ne manifeste pas davantage de satisfaction devant le jugement annoncé.

2. « Que le rêve soit pour tes ennemis »

Daniel répond :

Daniel 4.19 :

« Mon seigneur, que le rêve soit pour tes ennemis, et son explication pour tes adversaires ! »

Cette formule montre que Daniel ne se réjouit pas de ce qui doit arriver au roi.

La relation entre Daniel et Nabuchodonosor ne peut donc pas être réduite à une opposition simple entre un déporté judéen et le souverain qui a conquis Jérusalem.

Daniel reconnaît la position royale de Nabuchodonosor et semble sincèrement affecté par le jugement qu’il doit annoncer.

Cette attitude donne également davantage de force à son intervention ultérieure. Lorsqu’il appellera le roi à modifier sa conduite, son conseil ne pourra pas être interprété comme l’expression d’une hostilité personnelle.

Daniel annonce le jugement tout en souhaitant qu’il puisse être évité ou retardé.

3. « Cet arbre, c’est toi, ô roi »

Daniel reprend d’abord les principaux éléments de la vision :

Daniel 4.20-22 :

« L’arbre que tu as vu grandir et devenir puissant, dont le sommet atteignait le ciel et qu’on voyait de toute la terre, cet arbre au beau feuillage et aux fruits abondants, qui portait de la nourriture pour tous, sous lequel les bêtes des champs s’abritaient et dans les branches duquel les oiseaux du ciel faisaient leur nid, c’est toi, ô roi. »

La déclaration ne laisse place à aucune ambiguïté.

« C’est toi, ô roi. »

L’arbre n’est pas d’abord une représentation abstraite de Babylone. Il représente personnellement Nabuchodonosor, même si la personne du roi et son royaume sont naturellement étroitement associés dans la pensée politique antique.

Cette identification donne rétrospectivement tout son poids aux détails de la vision.

La hauteur de l’arbre correspond à l’élévation du souverain.

Son extension correspond à celle de son pouvoir.

Les êtres vivant sous ses branches représentent ceux qui dépendent de son gouvernement.

Et l’abattage de l’arbre annonce l’abaissement du roi.

4. Daniel reconnaît la grandeur de Nabuchodonosor

Daniel poursuit :

Daniel 4.22 :

« C’est toi, ô roi, qui es devenu grand et puissant. Ta grandeur a augmenté et atteint le ciel, et ta domination s’étend jusqu’aux extrémités de la terre. »

Daniel ne nie pas la puissance du souverain.

Cette observation est importante.

Le message biblique ne consiste pas à prétendre que la grandeur de Nabuchodonosor serait une illusion. Historiquement, le roi de Babylone exerce effectivement une domination considérable. Son règne marque l’apogée de l’empire néo-babylonien et son activité monumentale transforme profondément sa capitale.

Daniel peut donc reconnaître cette grandeur sans lui attribuer pour autant un caractère absolu.

C’est précisément parce que la puissance du roi est réelle que la leçon du chapitre possède une telle force.

Celui qui sera abaissé n’est pas un souverain fictivement puissant.

C’est un homme qui dispose réellement d’une autorité exceptionnelle.

5. Du sommet de la puissance à l’exclusion

Daniel en vient ensuite à la partie menaçante de la vision :

Daniel 4.23-25 :

« Le roi a vu l’un de ceux qui veillent, un saint, descendre du ciel et dire : “Abattez l’arbre et détruisez-le ! Toutefois, laissez dans la terre le tronc avec ses racines, entouré de chaînes de fer et de bronze, parmi l’herbe des champs. Qu’il soit trempé de la rosée du ciel et qu’il partage le sort des bêtes des champs jusqu’à ce que sept temps soient passés sur lui.” »

L’interprétation transforme désormais le symbole en annonce directe.

Daniel poursuit :

« Voici l’explication, ô roi, voici le décret du Très-Haut qui s’accomplira sur mon seigneur le roi. »

La formulation mérite attention.

Dans le rêve, la sentence était associée aux « veilleurs » et aux « saints ». Daniel identifie maintenant explicitement son origine ultime : il s’agit du **« décret du Très-Haut »**.

Cette précision confirme que les êtres célestes mentionnés dans la vision ne constituent pas une autorité indépendante. Ils participent à l’annonce du jugement, mais celui-ci relève de la souveraineté du Très-Haut.

6. « On te chassera du milieu des hommes »

L’interprétation devient ensuite extrêmement personnelle :

Daniel 4.25 :

« On te chassera du milieu des hommes, tu habiteras avec les bêtes des champs et on te donnera comme aux bœufs de l’herbe à manger. Tu seras trempé de la rosée du ciel. »

Le contraste avec le commencement du récit est total.

Nabuchodonosor était « tranquille » dans sa maison et prospère dans son palais.

Il doit maintenant quitter la société humaine.

Le roi qui habitait un palais vivra dans les champs.

Celui qui était servi à la table royale mangera comme les bœufs.

Celui devant lequel les hommes se présentaient devra partager la condition des animaux.

Le récit construit ainsi une inversion systématique de la position royale.

L’homme placé au sommet de la hiérarchie sociale descend symboliquement au-dessous de celle-ci.

7. L’animalité comme perte de la condition royale

La comparaison avec les animaux ne doit pas être comprise comme l’affirmation d’une transformation physique de Nabuchodonosor en animal.

Le texte décrit un comportement.

Le roi demeure un homme, mais son existence ne correspond plus à celle d’un homme vivant normalement au sein de la société.

Cette distinction est importante pour éviter une lecture inutilement fantastique du passage.

Le cœur d’homme retiré et le cœur de bête donné expriment une altération profonde de la raison et du comportement.

La nature exacte de cet état ne peut cependant pas être déterminée médicalement à partir du seul récit.

Les tentatives modernes de diagnostic - notamment celles qui évoquent la boanthropie ou, plus largement, certaines formes de zoanthropie - constituent des rapprochements possibles, mais elles dépassent ce que le texte permet d’établir.

Daniel s’intéresse avant tout à la signification de l’événement.

Le souverain qui s’était élevé par son orgueil doit expérimenter une forme extrême d’abaissement.

8. « Jusqu’à ce que tu reconnaisses »

La phrase suivante fournit la clef du jugement :

Daniel 4.25 :

« Sept temps passeront sur toi, jusqu’à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut domine sur la royauté des hommes et qu’il la donne à qui il veut. »

Le mot essentiel n’est pas seulement « sept ».

C’est également **« jusqu’à ce que »**.

L’humiliation possède une finalité.

Elle doit conduire Nabuchodonosor à reconnaître une réalité qu’il n’a pas encore pleinement intégrée : son pouvoir n’est pas autonome.

Cette idée était pourtant déjà présente dans les chapitres précédents.

Daniel avait déclaré :

Daniel 2.37 :

« Ô roi, tu es le roi des rois, car le Dieu du ciel t’a donné la royauté, la puissance, la force et la gloire. »

La grandeur de Nabuchodonosor était donc reconnue, mais elle était présentée comme reçue.

Daniel 4 montre la conséquence de l’oubli de cette origine.

9. Que représentent les « sept temps » ?

L’expression « sept temps » ne permet pas, à elle seule, de déterminer avec certitude la durée exacte de l’épreuve.

Le terme araméen עִדָּן (*ʿiddān*) désigne une période ou un temps déterminé. Dans d’autres passages de Daniel, le même vocabulaire peut prendre une valeur chronologique qui se rapproche de l’année, notamment dans l’expression « un temps, des temps et la moitié d’un temps » (Daniel 7.25).

Cette comparaison explique pourquoi l’interprétation des « sept temps » comme **sept années** est largement répandue.

Elle est tout à fait plausible.

Elle ne doit cependant pas être présentée comme si Daniel avait explicitement écrit « sept années ».

Le nombre sept peut également porter une valeur de totalité ou d’accomplissement. Les deux dimensions ne s’excluent d’ailleurs pas nécessairement : une durée historique peut en même temps recevoir une signification symbolique dans la construction du récit.

La formulation la plus prudente consiste donc à constater que le texte annonce **sept périodes déterminées**, probablement comprises comme une durée complète, l’identification à sept années demeurant une interprétation ancienne et vraisemblable mais non explicitement formulée.

10. La conservation de la souche expliquée

Daniel interprète ensuite l’un des éléments les plus importants du rêve :

Daniel 4.26 :

« L’ordre de laisser le tronc avec les racines de l’arbre signifie que ta royauté te restera lorsque tu auras reconnu que le ciel domine. »

La souche prend désormais tout son sens.

Le royaume n’est pas destiné à disparaître définitivement avec l’humiliation du souverain.

Une restauration demeure possible.

Le jugement possède donc simultanément deux caractéristiques : il est suffisamment sévère pour briser l’assurance du roi, mais suffisamment limité pour permettre son retour.

La conservation des racines constitue ainsi, dès le rêve, le signe d’une continuité au-delà de la crise.

11. « Le ciel domine »

La formule utilisée par Daniel est remarquable :

« le ciel domine ».

Le mot « ciel » fonctionne ici comme une manière de désigner l’autorité divine sans répéter directement le nom de Dieu.

Cette formulation connaîtra une postérité importante dans le langage juif, où « le ciel » peut servir à parler respectueusement de Dieu et de son autorité.

Dans Daniel 4, son sens est parfaitement clair grâce au contexte : reconnaître que « le ciel domine » revient à reconnaître que le Très-Haut possède la souveraineté ultime.

Le contraste avec Nabuchodonosor est particulièrement fort.

Le grand arbre avait atteint le ciel.

Mais il n’avait jamais dominé le ciel.

C’est du ciel qu’était venue la sentence ordonnant son abattage.

12. Daniel ne s’arrête pas à l’interprétation

Après avoir expliqué le rêve, Daniel accomplit quelque chose d’inattendu.

Il aurait pu s’arrêter après avoir annoncé la signification de la souche et des sept temps.

Il poursuit pourtant :

Daniel 4.27 :

« C’est pourquoi, ô roi, puisse mon conseil te plaire ! Mets fin à tes péchés en pratiquant la justice et à tes injustices en faisant preuve de compassion envers les opprimés. Peut-être ta prospérité pourra-t-elle se prolonger. »

Ce verset est capital pour comprendre l’ensemble du chapitre.

Daniel ne traite pas l’orgueil de Nabuchodonosor comme une disposition intérieure sans conséquence sociale.

Il associe explicitement le problème du roi à la justice.

13. « Mets fin à tes péchés par la justice »

Le terme traduit par « justice » appartient au vocabulaire du comportement juste et droit.

Daniel demande donc au roi une transformation concrète.

La réponse appropriée au rêve ne consiste pas simplement à reconnaître intellectuellement que Dieu est supérieur aux hommes.

Elle doit modifier la manière dont le pouvoir est exercé.

Cette observation éclaire rétrospectivement l’image du grand arbre.

L’arbre nourrissait les êtres vivants et leur offrait un refuge.

La grandeur royale possède donc une fonction.

Le roi n’est pas grand uniquement parce qu’il domine beaucoup d’hommes. Il porte également une responsabilité envers ceux qui vivent sous son autorité.

14. Les « opprimés » ou les « pauvres »

La seconde partie du conseil de Daniel est particulièrement importante :

« à tes injustices en faisant preuve de compassion envers les opprimés ».

Le terme araméen peut désigner les pauvres, les malheureux ou ceux qui se trouvent dans une situation de faiblesse.

La compassion demandée à Nabuchodonosor possède donc une dimension sociale manifeste.

Cette précision interdit de réduire le chapitre à une simple leçon psychologique sur l’humilité.

L’orgueil royal se mesure aussi à la manière dont le pouvoir traite ceux qui ne peuvent pas se défendre

eux-mêmes.

La véritable reconnaissance de la souveraineté divine doit produire une pratique plus juste de la souveraineté humaine.

15. Daniel annonce-t-il la possibilité d’éviter le jugement ?

La dernière proposition du verset est difficile :

« Peut-être ta prospérité pourra-t-elle se prolonger. »

Selon la compréhension du vocabulaire araméen, les traductions varient quelque peu. L’idée générale reste néanmoins celle d’une possibilité de prolongation, de tranquillité ou de répit.

Daniel ne présente donc pas nécessairement le jugement comme un mécanisme fatal dans lequel aucune réponse humaine ne pourrait intervenir.

Un avertissement est donné.

Un changement est demandé.

Et le récit précisera qu’un délai de douze mois s’écoule avant l’accomplissement.

Cette succession suggère fortement que l’annonce possède aussi une fonction d’avertissement.

Le roi dispose encore d’un temps pour entendre la parole qui lui est adressée.

16. De l’interprétation à l’appel moral

Daniel accomplit ainsi trois actes successifs.

Il identifie le symbole :

« L’arbre, c’est toi. »

Il annonce le jugement :

« On te chassera du milieu des hommes. »

Puis il appelle le roi à changer :

« Pratique la justice. »

Cette progression est essentielle.

Le prophète ne se contente pas de prédire l’avenir. Il cherche à provoquer une transformation présente.

L’interprétation du rêve devient donc un appel à la responsabilité.

Le roi sait désormais ce que signifie la vision.

Il sait ce qui menace sa puissance.

Il sait également ce qui lui est demandé.

Le récit peut alors franchir une nouvelle étape.

Pendant douze mois, rien ne semble se produire.

Puis, au sommet de son palais, Nabuchodonosor contemple Babylone et prononce les paroles qui révèlent que l’avertissement de Daniel n’a pas produit la transformation attendue.

Commentaire 5 - Douze mois plus tard : l’orgueil de Nabuchodonosor et l’accomplissement du jugement

L’avertissement transmis par Daniel n’est pas immédiatement suivi du jugement. Douze mois s’écoulent avant que Nabuchodonosor, contemplant Babylone depuis son palais, attribue sa grandeur à sa propre puissance et à sa propre gloire. Le délai donne une importance particulière à ses paroles : le roi avait été averti. L’accomplissement du rêve intervient alors au moment précis où son discours révèle qu’il n’a pas compris la leçon qui lui avait été adressée.

1. « Tout cela arriva au roi Nabuchodonosor »

Daniel 4.28 :

« Tout cela arriva au roi Nebucadnetsar. »

La sobriété de cette phrase contraste avec la longueur du rêve et de son interprétation.

Le texte établit simplement que ce qui avait été annoncé se réalisa.

Le récit entre ainsi dans sa troisième grande étape. Le rêve avait présenté symboliquement ce qui devait arriver ; Daniel en avait donné l’interprétation ; l’histoire rapporte maintenant son accomplissement.

Cette structure renforce la cohérence du chapitre. Les événements qui frappent Nabuchodonosor ne sont pas présentés comme une catastrophe imprévisible interprétée religieusement après coup. Dans la logique du récit, ils ont été annoncés avant de se produire et accompagnés d’un avertissement explicite.

2. Un délai de douze mois

Daniel 4.29 :

« Au bout de douze mois, comme il se promenait dans le palais royal à Babylone… »

Cette indication chronologique est particulièrement importante.

Douze mois séparent l’avertissement de Daniel de son accomplissement.

Le jugement n’est donc pas immédiat.

Le délai prend tout son sens à la lumière du conseil donné au roi :

Daniel 4.27 :

« Mets fin à tes péchés en pratiquant la justice et à tes injustices en faisant preuve de compassion envers les opprimés. »

Nabuchodonosor disposait d’un temps pour modifier sa conduite.

Le texte ne décrit cependant pas ce qui se produit durant ces douze mois. Il serait donc impossible d’affirmer que le roi n’a accompli aucun acte juste pendant cette période ou qu’il a délibérément rejeté chaque aspect du conseil de Daniel.

Le récit retient uniquement ce qui est nécessaire à sa démonstration : douze mois après l’avertissement, les paroles du souverain révèlent que le problème fondamental demeure.

3. Nabuchodonosor contemple Babylone

Le cadre de la scène possède une importance considérable.

Le roi se trouve dans son palais à Babylone.

Il contemple donc la ville qui constitue le centre politique, religieux et monumental de son empire.

Pour un lecteur connaissant l’histoire du règne de Nabuchodonosor II, cette scène est particulièrement significative. Le souverain est effectivement associé à une activité de construction considérable à Babylone. Les inscriptions royales conservées témoignent de l’importance qu’il accordait à l’embellissement de la capitale, à ses fortifications, à ses temples et à ses palais.

Le récit de Daniel s’inscrit donc dans un cadre historiquement cohérent lorsqu’il présente Nabuchodonosor contemplant avec fierté les réalisations de Babylone.

Il faut cependant distinguer deux affirmations.

Les travaux monumentaux de Nabuchodonosor sont abondamment attestés.

La scène précise racontée dans Daniel 4 - le roi se promenant sur son palais et prononçant les paroles rapportées - nous est connue par le seul récit biblique.

Cette distinction permet d’apprécier l’arrière-plan historique sans prétendre disposer d’une confirmation indépendante de chaque détail narratif.

4. « Babylone la grande »

Daniel 4.30 :

« Le roi prit la parole et dit : “N’est-ce pas ici Babylone la grande que j’ai construite comme résidence royale par la puissance de ma force et pour la gloire de ma majesté ?” »

L’expression « Babylone la grande » n’est pas, en elle-même, une exagération dénuée de fondement.

Babylone était effectivement l’une des grandes métropoles du Proche-Orient ancien. Sous Nabuchodonosor II, elle connut un développement monumental exceptionnel.

Le problème du verset ne réside donc pas dans le fait que le roi reconnaisse la grandeur de la ville.

Il réside dans l’interprétation qu’il donne de cette grandeur.

Trois idées dominent son affirmation :

« que j’ai construite » ;

« par la puissance de ma force » ;

« pour la gloire de ma majesté ».

Le roi se place au centre de son propre discours.

5. Nabuchodonosor a-t-il réellement construit Babylone ?

La formulation du roi ne doit pas être comprise comme s’il prétendait avoir fondé Babylone.

La ville existait depuis de nombreux siècles.

En revanche, Nabuchodonosor pouvait légitimement revendiquer une part considérable de sa

transformation monumentale.

Son règne fut marqué par d’importants travaux : restauration et agrandissement de sanctuaires, aménagement des fortifications, travaux palatiaux, voies processionnelles et autres réalisations urbaines.

Le verbe « construire » peut donc être compris dans le sens de bâtir, rebâtir, développer et magnifier la capitale royale.

Cette précision renforce le sens du passage.

L’orgueil de Nabuchodonosor ne repose pas sur une œuvre imaginaire.

Il repose sur une réalisation véritable dont il tire une conclusion excessive concernant sa propre grandeur.

6. La puissance devenue possession personnelle

La phrase « par la puissance de ma force » révèle le cœur du problème.

Daniel avait pourtant déclaré au roi, dès le chapitre 2 :

Daniel 2.37 :

« Ô roi, tu es le roi des rois, car le Dieu du ciel t’a donné la royauté, la puissance, la force et la gloire. »

Le contraste est presque terme pour terme.

Daniel disait : **Dieu t’a donné la puissance.**

Nabuchodonosor dit : **la puissance de ma force.**

Daniel présentait la royauté comme reçue.

Nabuchodonosor la contemple maintenant comme une possession dont il serait lui-même l’origine.

C’est précisément cette différence qui permet de comprendre la nature de l’orgueil condamné dans le chapitre.

L’humilité biblique n’exige pas de nier les réalisations humaines. Nabuchodonosor a réellement gouverné, construit et organisé. Le problème apparaît lorsque l’action humaine devient autosuffisante dans le regard de celui qui l’accomplit.

7. « Pour la gloire de ma majesté »

La dernière expression va encore plus loin :

« pour la gloire de ma majesté ».

La ville devient un monument à la gloire du souverain.

Cette affirmation répond directement au thème du grand arbre.

L’arbre de la vision était immense, mais sa grandeur bénéficiait à ceux qui trouvaient nourriture et refuge sous ses branches.

Dans la déclaration de Nabuchodonosor, la finalité s’est déplacée.

La grandeur de Babylone est contemplée comme manifestation de **sa propre majesté**.

Le contraste avec le conseil de Daniel est alors particulièrement fort.

Daniel avait orienté le roi vers les opprimés.

Nabuchodonosor oriente son regard vers sa propre gloire.

8. Une condamnation de la grandeur ou de l’orgueil ?

La distinction est essentielle.

Daniel 4 ne présente pas la grandeur politique, architecturale ou administrative comme mauvaise en elle-même.

Le rêve avait décrit l’arbre avec un vocabulaire positif : il était grand, beau, fécond et protecteur.

Daniel lui-même avait déclaré au roi :

Daniel 4.22 :

« Tu es devenu grand et puissant. »

Le problème n’est donc pas : **Nabuchodonosor est grand.**

Le problème est : **Nabuchodonosor considère sa grandeur comme provenant ultimement de lui-même et destinée à sa propre glorification.**

Cette distinction donne au chapitre une portée beaucoup plus profonde qu’une simple dénonciation de la richesse ou du pouvoir.

Ce qui est remis en cause est l’absolutisation de la réussite humaine.

9. « La parole était encore dans la bouche du roi »

Daniel 4.31 :

« La parole était encore dans la bouche du roi lorsqu’une voix tomba du ciel. »

L’expression crée un effet narratif particulièrement puissant.

Le jugement n’intervient pas quelques jours après la déclaration orgueilleuse.

Il survient pendant que le roi parle.

Le contraste spatial du rêve devient maintenant réalité narrative.

Nabuchodonosor parle depuis son palais.

La voix vient du ciel.

L’homme proclame sa grandeur depuis la terre ; le verdict descend d’en haut.

L’immédiateté de la réponse souligne que les paroles du roi manifestent précisément l’attitude dénoncée par le rêve.

10. « La royauté t’est retirée »

La voix déclare :

Daniel 4.31-32 :

« Roi Nebucadnetsar, voici ce qui t’est annoncé : la royauté t’est retirée. On te chassera du milieu des hommes, tu habiteras avec les bêtes des champs et on te donnera comme aux bœufs de l’herbe à manger. »

L’annonce reprend presque exactement l’interprétation donnée par Daniel.

Le point central est la perte de la royauté.

Nabuchodonosor venait de parler de « ma force » et de « ma majesté ».

La réponse céleste porte précisément sur ce qu’il considérait comme sien :

« la royauté t’est retirée ».

Le verbe établit que le roi ne possède pas son autorité de manière inconditionnelle.

Ce qui peut lui être retiré n’est pas absolument sien.

11. Une royauté retirée, mais non définitivement transférée

L’expression « la royauté t’est retirée » soulève une question historique importante.

Faut-il comprendre qu’un autre souverain monta officiellement sur le trône pendant l’incapacité de Nabuchodonosor ?

Le récit ne l’affirme pas.

Au contraire, la conservation de la souche annonçait que sa royauté lui serait rendue.

Les sources babyloniennes connues ne témoignent pas non plus d’un autre roi ayant officiellement remplacé Nabuchodonosor au cours de son règne de quarante-trois ans.

Il convient donc de distinguer **la perte de l’exercice normal de la royauté**, telle que la décrit Daniel, d’une déposition institutionnelle suivie de l’accession officielle d’un autre souverain.

Les modalités pratiques par lesquelles l’administration aurait continué à fonctionner pendant une éventuelle incapacité prolongée ne sont pas décrites dans le texte.

Toute reconstruction plus précise demeure hypothétique.

12. « Jusqu’à ce que tu reconnaisses »

La voix céleste répète la finalité déjà annoncée :

Daniel 4.32 :

« Sept temps passeront sur toi, jusqu’à ce que tu reconnaisses que le Très-Haut domine sur la royauté des hommes et qu’il la donne à qui il veut. »

La répétition est significative.

Le but n’est pas simplement que sept périodes s’écoulent.

La durée est orientée vers une reconnaissance.

Le roi doit apprendre ce que son discours sur Babylone vient précisément de nier : il n’est pas la source ultime de sa propre royauté.

Le texte associe donc étroitement le temps et l’apprentissage.

La période prendra fin lorsque la leçon annoncée par le rêve atteindra son accomplissement narratif.

13. L’accomplissement immédiat

Daniel 4.33 :

« Au même instant, la parole s’accomplit sur Nebucadnetsar. Il fut chassé du milieu des hommes, mangea de l’herbe comme les bœufs et son corps fut trempé de la rosée du ciel. »

L’expression « au même instant » répond à « la parole était encore dans la bouche du roi ».

Le texte insiste donc sur la soudaineté de l’événement.

Après le délai de douze mois, l’accomplissement ne connaît plus de délai.

Le récit atteint ici son point le plus bas.

Le roi installé dans son palais se retrouve hors de la société humaine.

Le bâtisseur de Babylone ne maîtrise plus sa propre existence.

L’homme qui se glorifiait de sa majesté perd les signes visibles de sa dignité royale.

14. Les cheveux « comme les plumes des aigles »

Le verset poursuit :

« Ses cheveux poussèrent comme les plumes des aigles et ses ongles comme les griffes des oiseaux. »

La comparaison vise à rendre perceptible la durée et la profondeur de l’abandon physique.

Il ne faut pas la transformer en description d’une métamorphose.

Les cheveux ne deviennent pas littéralement des plumes et les ongles ne deviennent pas biologiquement des griffes.

Le texte utilise des comparaisons :

« comme » les plumes ;

« comme » les griffes.

L’apparence extérieure du roi correspond progressivement à la condition animale décrite dans le rêve.

Celui qui accordait tant d’importance à sa « majesté » perd ainsi jusqu’aux signes ordinaires de l’apparence humaine et royale.

15. Peut-on déterminer la durée à partir des cheveux et des ongles ?

La description a parfois été utilisée pour tenter d’estimer la durée minimale de l’incapacité du roi à partir de la vitesse moyenne de croissance des cheveux et des ongles.

Une telle démarche reste fragile.

Le texte ne fournit aucune longueur mesurable. « Comme les plumes des aigles » et « comme les griffes des oiseaux » sont des comparaisons littéraires, non des données cliniques permettant un calcul chronologique.

Elles permettent seulement de comprendre que l’état décrit n’est pas présenté comme une indisposition

de quelques heures.

Pour déterminer la durée des « sept temps », l’analyse du vocabulaire araméen et des parallèles du livre de Daniel constitue donc une base beaucoup plus solide que des calculs fondés sur la croissance des cheveux.

16. Une maladie identifiable ?

Le comportement décrit a parfois été rapproché de troubles psychiatriques dans lesquels une personne peut se percevoir ou se comporter comme un animal. La littérature moderne emploie notamment les termes de « zoanthropie » et, lorsque le comportement évoque spécifiquement un bovin, de « boanthropie ».

Le rapprochement montre qu’un comportement de type animal n’est pas médicalement inconcevable.

Il ne permet cependant pas de diagnostiquer Nabuchodonosor à plus de deux millénaires de distance.

Le texte ne fournit ni observation médicale détaillée, ni description continue des symptômes, ni éléments permettant d’établir un diagnostic différentiel.

Qualifier avec certitude l’état du roi de boanthropie dépasserait donc les données disponibles.

Daniel décrit avant tout une incapacité profonde dont il donne une interprétation théologique.

17. Une inversion complète de la condition royale

La construction du récit apparaît maintenant dans toute sa force.

Nabuchodonosor était dans son palais ; il se trouve dans les champs.

Il dominait les hommes ; il vit avec les animaux.

Il disposait de nourriture royale ; il mange comme les bœufs.

Il célébrait sa majesté ; son apparence devient celle d’un homme abandonné.

Il proclamait sa puissance ; sa royauté lui est retirée.

Tous les éléments qui définissaient extérieurement sa grandeur sont successivement renversés.

Mais une chose demeure.

La souche n’a pas été arrachée.

Le récit n’est donc pas terminé.

18. Le silence au cœur du récit

Daniel ne raconte pratiquement rien de ce qui se déroule pendant les « sept temps ».

Cette absence est remarquable.

Aucune description de l’administration du royaume n’est donnée.

Aucun régent n’est nommé.

Aucune réaction de la cour n’est rapportée.

Aucune campagne militaire ou crise politique n’est évoquée.

Le récit se concentre entièrement sur Nabuchodonosor.

Ce silence impose une limite méthodologique importante : il est possible d'examiner comment une incapacité royale aurait pu être administrée dans le contexte babylonien, mais il est impossible de reconstruire à partir de Daniel seul les mécanismes politiques précis qui auraient fonctionné pendant cette période.

L'intérêt du récit se trouve ailleurs.

Le roi demeure dans son abaissement jusqu'au moment où il accomplit le geste qui renverse toute la trajectoire :

« Je levai les yeux vers le ciel. »

L'homme qui avait contemplé Babylone et sa propre majesté change enfin de direction.

Avec ce changement du regard commence la restauration.

Commentaire 6 - Le regard tourné vers le ciel : restauration et confession de Nabuchodonosor

L'humiliation de Nabuchodonosor atteint son terme lorsque le roi « lève les yeux vers le ciel ». Ce geste marque le renversement décisif du récit : celui qui contemplait Babylone pour célébrer sa propre grandeur reconnaît désormais une souveraineté supérieure à la sienne. Sa raison lui revient, puis sa royauté lui est restaurée. Le chapitre s'achève ainsi non sur la destruction du souverain, mais sur sa confession : le roi de Babylone reconnaît que le Roi du ciel peut abaisser ceux qui marchent dans l'orgueil.

1. « Au terme de cette période »

Daniel 4.34 :

« Au terme de cette période, moi, Nebucadnetsar, je levai les yeux vers le ciel et la raison me revint. »

La restauration commence lorsque la période fixée arrive à son terme.

Le récit établit ainsi une correspondance exacte avec l'annonce du rêve. Le jugement devait être limité dans le temps, et la souche de l'arbre devait demeurer en terre.

L'humiliation n'avait donc jamais eu pour objectif la destruction définitive de Nabuchodonosor.

Le temps du jugement avait une finalité : conduire le souverain à reconnaître que « le Très-Haut domine sur la royauté des hommes ».

La restauration commence précisément lorsque cette reconnaissance apparaît.

2. « Je levai les yeux vers le ciel »

Le geste de Nabuchodonosor possède une forte valeur symbolique.

Au moment de son orgueil, son regard était dirigé vers Babylone :

« N'est-ce pas ici Babylone la grande que j'ai construite… ? »

Désormais, son regard change de direction :

« Je levai les yeux vers le ciel. »

Le contraste est remarquable.

Le roi avait contemplé son œuvre.

Il regarde maintenant vers le ciel.

Il avait considéré sa propre puissance.

Il reconnaît désormais une autorité supérieure.

Le mouvement du regard traduit ainsi le changement qui s’opère dans la compréhension du souverain.

3. La raison revient avant la royauté

L’ordre des événements mérite attention.

Nabuchodonosor ne déclare pas d’abord que son royaume lui a été rendu.

Il affirme :

« la raison me revint ».

La restauration de l’homme précède, dans le récit, la restauration du roi.

Cette succession est particulièrement significative.

Le problème fondamental du chapitre n’était pas seulement la perte d’un pouvoir politique. L’humiliation avait atteint Nabuchodonosor dans sa condition personnelle, jusqu’à le placer symboliquement au niveau des animaux.

La première restauration concerne donc ce qui avait été atteint en premier lieu : sa capacité de compréhension.

Ce n’est qu’ensuite que la dignité et la royauté seront rétablies.

4. Une connaissance retrouvée

Le retour de la raison ne doit pas être réduit à une simple guérison intellectuelle.

Dans la logique du chapitre, comprendre signifie désormais reconnaître la véritable place du roi dans l’ordre du monde.

Nabuchodonosor avait une intelligence suffisante pour gouverner un empire, organiser des campagnes et entreprendre des travaux monumentaux.

Pourtant, cette intelligence politique n’avait pas empêché l’orgueil.

La connaissance acquise après l’épreuve est d’une autre nature.

Le roi comprend désormais que sa grandeur ne constitue pas une souveraineté absolue.

Le retour de la raison et la reconnaissance de la souveraineté divine sont ainsi étroitement associés.

5. « Je bénis le Très-Haut »

Nabuchodonosor poursuit :

Daniel 4.34 :

« J’ai béni le Très-Haut, j’ai célébré et glorifié celui qui vit éternellement. »

La première réaction du roi restauré est une louange.

Cette fois, Nabuchodonosor ne célèbre plus sa propre majesté.

Il célèbre le Très-Haut.

Le contraste avec Daniel 4.30 est direct.

Avant son humiliation, il parlait de « la gloire de ma majesté ».

Après son humiliation, il « glorifie celui qui vit éternellement ».

Le vocabulaire de la gloire demeure, mais son destinataire a changé.

C’est l’un des renversements théologiques majeurs du chapitre.

6. Le roi temporaire face à celui « qui vit éternellement »

La qualification « celui qui vit éternellement » place la royauté de Nabuchodonosor dans une perspective radicalement différente.

Même un règne aussi puissant que le sien possède une durée limitée.

Nabuchodonosor est né, règne pendant un temps et mourra.

Le Dieu qu’il célèbre est au contraire présenté comme celui « qui vit éternellement ».

Le contraste ne porte donc pas seulement sur le degré de puissance.

Il concerne la nature même des deux souverainetés.

La royauté humaine est temporaire.

La souveraineté divine ne l’est pas.

7. « Sa domination est une domination éternelle »

Nabuchodonosor poursuit sa confession :

« Sa domination est une domination éternelle et son règne subsiste de génération en génération. »

Ces paroles reprennent presque exactement la confession placée au commencement du chapitre.

La structure devient ainsi circulaire.

Le récit avait commencé par la reconnaissance de la grandeur du règne divin.

Il revient maintenant au moment où Nabuchodonosor a acquis cette conviction par l’expérience.

Cette construction explique pourquoi la proclamation initiale révélait déjà l’issue du récit.

Le lecteur connaissait la conclusion.

L’intérêt du chapitre consistait à découvrir comment le souverain était parvenu à cette reconnaissance.

8. Deux conceptions de la royauté

Deux conceptions du pouvoir se trouvent désormais face à face.

La première apparaissait dans les paroles prononcées depuis le palais :

« ma force » ;

« ma majesté » ;

« Babylone que j’ai construite ».

La seconde apparaît après l’humiliation :

« sa domination » ;

« son règne » ;

« celui qui vit éternellement ».

Le changement ne consiste donc pas à nier que Nabuchodonosor soit roi.

Il consiste à replacer sa royauté à l’intérieur d’une souveraineté supérieure.

Le roi peut gouverner.

Il ne peut plus prétendre être la source ultime de son propre pouvoir.

9. « Tous les habitants de la terre sont comptés comme rien »

La confession se poursuit :

« Tous les habitants de la terre sont comptés comme rien devant lui. »

Cette affirmation doit être comprise dans son contexte.

Elle ne signifie pas que les êtres humains seraient sans valeur aux yeux de Dieu.

Le chapitre lui-même accorde une importance particulière aux pauvres et aux opprimés, envers lesquels Daniel demandait au roi de manifester compassion et justice.

L’expression concerne ici le rapport de puissance.

Face à la souveraineté du Très-Haut, aucun être humain, aucun peuple et aucun souverain ne peut prétendre disposer d’une puissance comparable.

Même le roi de Babylone appartient à cette humanité dont la force demeure limitée.

10. « Il agit comme il lui plaît »

Nabuchodonosor ajoute :

« Il agit comme il lui plaît avec l’armée du ciel et avec les habitants de la terre. »

La souveraineté du Très-Haut embrasse ainsi deux domaines.

Elle s’étend au ciel.

Elle s’étend à la terre.

Cette affirmation répond directement au rêve.

Le grand arbre occupait une place immense sur la terre et son sommet atteignait le ciel.

Mais sa puissance n’embrassait jamais véritablement les deux domaines.

Le Très-Haut, en revanche, exerce son autorité sur « l’armée du ciel » comme sur « les habitants de la terre ».

L’universalité recherchée par le pouvoir impérial appartient finalement à Dieu seul.

11. « Personne ne peut s’opposer à son action »

La confession se poursuit :

« Il n’y a personne qui puisse résister à sa main et lui dire : “Que fais-tu ?” »

Cette formulation exprime l’absence d’autorité supérieure susceptible de demander compte au Très-Haut.

La situation de Nabuchodonosor était exactement inverse.

Le roi pouvait demander des comptes à ses sujets.

Il pouvait donner des ordres à ses administrateurs.

Il pouvait imposer ses décisions dans son royaume.

Mais lui-même demeurait soumis à une autorité supérieure.

Son expérience lui a appris que la souveraineté humaine, même lorsqu’elle semble sans rival terrestre, ne devient jamais souveraineté absolue.

12. La restauration de Nabuchodonosor

Après le retour de sa raison vient celui de sa dignité royale :

« À ce moment-là, la raison me revint. La gloire de mon royaume, ma majesté et ma splendeur me furent rendues. »

Le rêve de la souche trouve ici son accomplissement.

L’arbre avait été abattu.

Ses racines avaient cependant été conservées.

La royauté pouvait donc être restaurée.

Le texte insiste sur cette restitution.

La majesté revient.

La splendeur revient.

L’autorité revient.

Le jugement n’avait pas pour objectif de supprimer définitivement la grandeur royale, mais d’en transformer la compréhension.

13. « Mes conseillers et mes grands me réclamèrent »

Nabuchodonosor précise :

« Mes conseillers et mes grands me réclamèrent. »

Cette indication suggère une réintégration du roi dans l’appareil politique.

Elle montre également que le retour au pouvoir ne consiste pas seulement en une conviction intérieure. Le souverain retrouve concrètement sa place.

Le texte ne précise toutefois pas comment l’administration avait fonctionné pendant son incapacité.

Il ne nomme aucun régent.

Il ne décrit aucune procédure de succession temporaire.

Il ne permet donc pas de reconstituer avec certitude les mécanismes politiques qui auraient assuré la continuité du gouvernement.

La seule donnée explicitement fournie est que les hauts responsables reconnaissent de nouveau Nabuchodonosor et que sa royauté est rétablie.

14. Une grandeur plus grande encore

Le roi ajoute :

« Je fus rétabli dans ma royauté, et ma puissance ne fit que s’accroître. »

Cette déclaration pourrait paraître paradoxale.

Le chapitre vient de dénoncer l’orgueil du souverain, et Nabuchodonosor termine en affirmant que sa grandeur s’est encore accrue.

Cette phrase confirme justement que **la grandeur elle-même n’est pas condamnée**.

Le problème n’a jamais été que Nabuchodonosor possède puissance, majesté ou autorité.

Le problème résidait dans la manière dont il en comprenait l’origine et la finalité.

Après son humiliation, il peut retrouver sa puissance sans en tirer la même conclusion.

La grandeur restaurée n’est plus présentée comme la preuve de son autonomie.

Elle est reçue après qu’il a reconnu la souveraineté du Très-Haut.

15. « Moi, Nabuchodonosor, je loue, j’exalte et je glorifie le Roi du ciel »

Le chapitre s’achève par une déclaration solennelle :

« Maintenant, moi, Nebucadnetsar, je loue, j’exalte et je glorifie le Roi du ciel. »

Le titre « Roi du ciel » constitue l’aboutissement naturel du récit.

Nabuchodonosor demeure roi de Babylone.

Mais il reconnaît désormais un Roi au-dessus de lui.

La formule répond directement à la question qui traverse les premiers chapitres de Daniel : qui possède réellement la souveraineté ?

Nabuchodonosor peut être appelé « roi des rois » dans Daniel 2.37.

Mais cette autorité lui a été donnée par le Dieu du ciel.

Daniel 4 conduit le souverain lui-même à reconnaître cette hiérarchie.

16. « Toutes ses œuvres sont vraies »

Nabuchodonosor poursuit :

« Toutes ses œuvres sont vraies, ses voies sont justes. »

Cette confession possède une importance particulière après l’épreuve subie.

Le roi ne reconnaît pas seulement la puissance divine.

Il reconnaît la justice divine.

La distinction est essentielle.

Dans les épisodes précédents, Nabuchodonosor avait déjà constaté que le Dieu de Daniel pouvait accomplir des actes extraordinaires.

Après la fournaise, il avait reconnu la puissance du Dieu capable de délivrer ses serviteurs.

Dans Daniel 4, la confession va plus loin.

Le souverain qui a personnellement subi le jugement déclare que les voies de Dieu sont « justes ».

Il ne présente donc pas son humiliation comme un acte arbitraire.

Il reconnaît la légitimité de ce qui lui est arrivé.

17. « Il peut abaisser ceux qui marchent dans l’orgueil »

Les derniers mots du chapitre en donnent la clef :

« Il peut abaisser ceux qui marchent dans l’orgueil. »

Cette phrase constitue une véritable conclusion théologique.

Le récit du grand arbre est celui d’un abaissement.

L’arbre s’élevait jusqu’au ciel.

Il fut abattu.

Le roi contemplait sa majesté.

Il fut chassé de la société humaine.

Puis l’homme humilié leva les yeux vers le ciel.

La restauration devint alors possible.

Le mouvement général du chapitre peut ainsi être résumé :

élévation - orgueil - abaissement - reconnaissance - restauration.

La dernière affirmation de Nabuchodonosor montre que le souverain a finalement compris le sens de sa propre histoire.

18. Nabuchodonosor s’est-il converti ?

La force de cette confession soulève inévitablement une question : faut-il considérer Nabuchodonosor comme un homme définitivement converti au Dieu d’Israël ?

Le texte permet d’affirmer plusieurs éléments avec assurance.

Nabuchodonosor reconnaît la souveraineté du Très-Haut.

Il célèbre son règne éternel.

Il reconnaît la justice de ses œuvres.

Il le désigne comme « Roi du ciel ».

Il confesse enfin sa capacité à abaisser les orgueilleux.

Ces affirmations représentent une évolution remarquable par rapport au souverain qui, dans les chapitres précédents, interprétait encore largement les interventions divines à travers les catégories religieuses de son environnement.

Cependant, Daniel 4 ne dit pas explicitement que Nabuchodonosor abandonna le culte des divinités babyloniennes.

Aucun texte babylonien connu ne témoigne non plus d’un renoncement officiel du roi au culte de Marduk ou aux institutions religieuses traditionnelles de Babylone.

Il serait donc excessif d’affirmer comme un fait historique démontré qu’il devint prosélyte du judaïsme ou monothéiste au sens strict.

19. Une confession qui ne doit pas être minimisée

La prudence historique ne doit cependant pas conduire à affaiblir ce que le texte affirme réellement.

Daniel 4 attribue à Nabuchodonosor une confession extraordinairement forte.

Il ne se contente plus de reconnaître que le Dieu de Daniel est puissant parmi d’autres dieux.

Il reconnaît une souveraineté qui s’étend sur tous les habitants de la terre et sur l’armée du ciel.

Il affirme que personne ne peut s’opposer à son action.

Il le désigne comme « Roi du ciel ».

Dans la logique narrative du livre de Daniel, il existe donc une progression manifeste dans la compréhension religieuse de Nabuchodonosor.

Déterminer jusqu’où cette reconnaissance transforma personnellement et durablement ses pratiques religieuses dépasse cependant les informations disponibles.

La distinction entre **confession explicitement rapportée** et **conversion religieuse historiquement démontrable** doit être maintenue.

20. L’aboutissement du parcours de Nabuchodonosor

Les premiers chapitres de Daniel présentent une progression remarquable.

Dans Daniel 2, Nabuchodonosor reconnaît que le Dieu de Daniel est « le Dieu des dieux et le Seigneur des rois ».

Dans Daniel 3, il reconnaît qu’aucun autre dieu ne peut délivrer comme celui de Shadrak, Méshak et Abed-Nego.

Dans Daniel 4, l’expérience devient personnelle.

Cette fois, Nabuchodonosor n’observe plus la délivrance accordée à d’autres.

Il devient lui-même l’objet du jugement puis de la restauration.

Le roi qui avait vu la puissance divine à l’œuvre chez Daniel et ses compagnons doit finalement l’expérimenter dans sa propre existence.

Cette progression donne au chapitre 4 une place particulière dans le portrait de Nabuchodonosor.

21. Du grand arbre au Roi du ciel

Le rêve avait commencé avec un arbre immense.

Son sommet atteignait le ciel.

Mais l’arbre fut abattu.

À la fin du récit, Nabuchodonosor ne cherche plus à atteindre symboliquement le ciel par sa propre grandeur.

Il reconnaît celui qui y règne.

Le contraste résume toute la théologie du chapitre.

La souveraineté humaine peut être immense sans devenir absolue.

Elle peut nourrir, protéger, construire et administrer.

Elle demeure pourtant reçue, limitée et responsable devant une autorité supérieure.

Nabuchodonosor conserve finalement sa royauté.

Mais il ne peut plus la comprendre de la même manière.

Celui qui disait :

« par la puissance de ma force et pour la gloire de ma majesté »

déclare désormais :

« je loue, j’exalte et je glorifie le Roi du ciel ».

Entre ces deux affirmations se trouve toute l’histoire du grand arbre.

Commentaire 7 - La souveraineté du Très-Haut : le message théologique central de Daniel 4

Au-delà de l’expérience personnelle de Nabuchodonosor, Daniel 4 développe une réflexion majeure sur la nature du pouvoir. Le chapitre ne nie ni la réalité ni l’utilité de l’autorité humaine, mais il refuse de lui reconnaître un caractère absolu. La royauté est reçue, limitée et placée sous la souveraineté du Très-Haut. L’humiliation du roi de Babylone devient ainsi une démonstration destinée non seulement à Nabuchodonosor, mais à « tous les vivants » : aucune puissance humaine, aussi considérable soit-elle, ne peut devenir sa propre origine ni sa propre justification.

1. Le refrain qui donne son sens au chapitre

Une même affirmation revient à plusieurs reprises dans Daniel 4 :

Daniel 4.14 :

« Le Très-Haut domine sur la royauté des hommes, il la donne à qui il veut. »

Elle est reprise dans l’interprétation de Daniel :

Daniel 4.25 :

« Le Très-Haut domine sur la royauté des hommes et il la donne à qui il veut. »

Puis elle réapparaît au moment de l’accomplissement :

Daniel 4.32 :

« Le Très-Haut domine sur la royauté des hommes et il la donne à qui il veut. »

Cette répétition n’est pas accidentelle.

Elle constitue le refrain théologique du chapitre.

Le rêve, l’interprétation et son accomplissement sont ainsi reliés par une même affirmation : **la souveraineté ultime sur les royaumes humains appartient au Très-Haut.**

2. « Le Très-Haut »

Le titre araméen employé dans le chapitre désigne Dieu comme celui qui est au-dessus de toute autre autorité.

Dans la bouche de Nabuchodonosor, cette appellation est particulièrement significative.

Le souverain babylonien appartient à un monde dans lequel les différents peuples possèdent leurs divinités, leurs sanctuaires et leurs traditions cultuelles. Pourtant, l’expérience racontée dans Daniel 4 le conduit à reconnaître une autorité qui ne se limite pas à Juda.

Le Très-Haut intervient à Babylone.

Il juge le roi de Babylone.

Il dispose de la royauté babylonienne.

Sa souveraineté ne dépend donc d’aucune frontière géographique.

Le Dieu de Daniel n’est pas présenté comme une divinité locale dont l’autorité aurait cessé lorsque Jérusalem fut conquise.

3. Une question fondamentale après la chute de Jérusalem

Cette affirmation possède une importance particulière dans le contexte général du livre de Daniel.

Jérusalem a été vaincue.

Des objets du Temple ont été emportés à Babylone.

Daniel et d’autres Judéens ont été déportés.

À première vue, la victoire babylonienne pouvait être interprétée selon les conceptions habituelles du Proche-Orient ancien comme la démonstration de la supériorité des dieux du vainqueur.

Le livre de Daniel refuse cette conclusion dès son commencement.

Daniel 1.2 affirme que le Seigneur « livra » Jojakim entre les mains de Nabuchodonosor.

La victoire du roi babylonien n’échappe donc pas à la souveraineté divine.

Daniel 4 développe cette affirmation jusqu’à son point extrême : le conquérant lui-même doit apprendre que sa royauté dépend du Très-Haut.

4. Dieu « donne » la royauté

Le verbe « donner » constitue l’un des mots essentiels de cette théologie du pouvoir.

Daniel avait déjà déclaré :

Daniel 2.37 :

« Le Dieu du ciel t’a donné la royauté, la puissance, la force et la gloire. »

Daniel 4 reprend le même principe :

« Il la donne à qui il veut. »

Le pouvoir politique n’est donc pas présenté comme une réalité indépendante de Dieu.

Cette affirmation ne signifie pas que chaque décision prise par un souverain serait moralement approuvée par Dieu.

Le livre de Daniel montre précisément le contraire : le roi peut recevoir une autorité et néanmoins l’exercer avec orgueil ou injustice.

Il faut donc distinguer **l’existence d’une autorité permise ou accordée dans l’histoire** de **l’approbation morale de tous les actes accomplis par celui qui l’exerce**.

Nabuchodonosor a reçu la royauté.

Cela ne rend pas toutes ses décisions justes.

5. Une souveraineté qui n’abolit pas la responsabilité humaine

La souveraineté du Très-Haut ne transforme pas Nabuchodonosor en personnage passif dépourvu de responsabilité.

Daniel lui adresse au contraire un appel :

Daniel 4.27 :

« Mets fin à tes péchés en pratiquant la justice et à tes injustices en faisant preuve de compassion envers les opprimés. »

Le roi doit agir.

Il doit choisir la justice.

Il doit modifier sa manière d’exercer le pouvoir.

Cette association entre souveraineté divine et responsabilité humaine est fondamentale.

Dieu domine sur les royaumes, mais les souverains demeurent responsables de leur conduite.

Le fait que Nabuchodonosor ait reçu son pouvoir ne constitue donc pas une excuse pour l’usage qu’il en fait.

Au contraire, une autorité reçue implique une responsabilité envers celui qui en demeure le souverain ultime.

6. L’orgueil comme illusion d’autonomie

Le péché central de Nabuchodonosor apparaît avec une clarté particulière dans sa déclaration sur Babylone :

Daniel 4.30 :

« N’est-ce pas ici Babylone la grande que j’ai construite comme résidence royale par la puissance de ma force et pour la gloire de ma majesté ? »

Le roi ne nie pas Dieu explicitement.

Son orgueil prend une forme plus subtile.

Il décrit sa réussite comme si elle trouvait en lui-même son origine et sa finalité.

Sa force explique la grandeur.

Sa majesté en reçoit la gloire.

L’orgueil apparaît ainsi comme une fausse lecture de la réalité.

Nabuchodonosor voit correctement Babylone.

Il interprète incorrectement ce qu’il voit.

7. Une œuvre véritable peut devenir l’objet de l’orgueil

Cette distinction mérite d’être soulignée.

Nabuchodonosor ne se glorifie pas d’une réalisation imaginaire.

Son activité monumentale est historiquement bien attestée.

Le récit ne corrige donc pas le roi en affirmant : « Tu n’as rien construit. »

Il lui apprend plutôt : **ce que tu as réellement accompli ne fait pas de toi la source ultime de ta**

puissance.

Cette conception de l’orgueil est particulièrement profonde.

L’orgueil ne consiste pas nécessairement à s’attribuer des qualités inexistantes.

Il peut également consister à absolutiser des qualités, des réussites ou une puissance, bien réelles.

La vérité de la réussite ne garantit pas la vérité de l’interprétation que l’homme en donne.

8. Le grand arbre : une image positive du pouvoir

Le symbolisme de l’arbre confirme que le chapitre ne condamne pas le pouvoir en lui-même.

L’arbre est grand.

Son feuillage est beau.

Ses fruits sont abondants.

Les animaux s’abritent sous lui.

Les oiseaux habitent ses branches.

Tous trouvent de la nourriture grâce à lui.

Le pouvoir peut donc remplir une fonction positive.

L’autorité politique peut protéger, organiser et permettre à une société de vivre.

La grandeur de l’arbre devient problématique lorsque celui qu’il représente oublie que cette position lui impose également des responsabilités.

9. Le pouvoir jugé à la manière dont il traite les faibles

Le conseil de Daniel permet de préciser cette responsabilité :

« Fais preuve de compassion envers les opprimés. »

Ce détail empêche de réduire Daniel 4 à une méditation abstraite sur la souveraineté.

La question de la justice sociale appartient au cœur du passage.

Un roi qui reconnaît véritablement une autorité supérieure ne peut considérer ses sujets comme de simples instruments de sa propre grandeur.

Le grand arbre existe aussi pour ceux qui vivent sous ses branches.

Le pouvoir est donc évalué non seulement selon sa puissance, mais aussi selon la manière dont il traite ceux qui dépendent de lui.

10. Le jugement comme acte de limitation

L’abattage de l’arbre représente une intervention radicale.

Mais l’arbre n’est pas déraciné.

Cette distinction permet de comprendre la nature du jugement.

Dieu limite Nabuchodonosor.

Il ne l’anéantit pas.

Le souverain découvre ainsi qu’il existe une frontière qu’il ne peut franchir.

Son pouvoir est immense, mais il possède une limite.

Sa royauté est réelle, mais elle peut lui être retirée.

Sa raison elle-même, sur laquelle repose l’exercice de son gouvernement, ne constitue pas une possession invulnérable.

Le jugement détruit donc l’illusion d’autosuffisance.

11. « Afin que les vivants sachent »

La portée du récit dépasse cependant Nabuchodonosor.

Le décret est prononcé :

Daniel 4.14 :

« afin que les vivants sachent que le Très-Haut domine sur la royauté des hommes ».

L’expression « les vivants » universalise le message.

Le rêve concerne un roi précis.

La leçon concerne tous les hommes.

L’humiliation de Nabuchodonosor devient ainsi un exemple de la condition de toute puissance humaine.

Le plus puissant souverain du récit n’échappe pas à cette règle.

Aucun autre ne peut donc raisonnablement prétendre y échapper.

12. « Il peut y élever le plus humble des hommes »

La déclaration du veilleur comporte une dernière affirmation :

« Il peut y élever le plus humble des hommes. »

Cette phrase renverse la logique ordinaire des hiérarchies humaines.

Celui qui paraît élevé peut être abaissé.

Celui qui paraît insignifiant peut être élevé.

La souveraineté divine se manifeste ainsi non seulement par la capacité d’abaisser Nabuchodonosor, mais également par la liberté d’accorder l’autorité à celui que les hommes n’auraient pas nécessairement choisi.

Ce principe traverse l’ensemble du livre de Daniel.

Des déportés judéens, politiquement faibles, reçoivent une sagesse qui surpasse celle des spécialistes de la cour.

Daniel, captif venu de Jérusalem, devient conseiller des souverains.

La puissance visible et l’autorité véritable ne coïncident donc pas toujours.

13. L’humiliation n’est pas la finalité

L’un des aspects les plus importants de Daniel 4 est que le récit ne s’achève pas avec Nabuchodonosor parmi les animaux.

La souche avait été conservée.

La raison revient.

La royauté est restaurée.

Cette structure montre que l’abaissement possède une finalité corrective.

Le jugement conduit à la reconnaissance.

La reconnaissance ouvre sur la restauration.

Il serait donc incomplet de résumer le chapitre par la seule affirmation : « Dieu punit l’orgueil. »

Le mouvement complet est plus riche :

Dieu abaisse l’orgueilleux afin de lui faire reconnaître la véritable nature de la souveraineté, puis il peut restaurer celui qui a été humilié.

14. Une restauration qui confirme la souveraineté divine

La restitution du pouvoir à Nabuchodonosor n’annule pas le jugement.

Elle en confirme au contraire le sens.

Celui qui avait retiré la royauté peut la rendre.

Le roi retrouve sa position, mais il la reçoit désormais après avoir expérimenté qu’elle ne lui appartient pas absolument.

Le même principe gouverne donc l’abaissement et la restauration.

Le Très-Haut peut retirer.

Le Très-Haut peut rendre.

Dans les deux cas, Nabuchodonosor apprend que sa royauté demeure dépendante.

15. Le pouvoir humain n’est jamais divinisé

Cette affirmation distingue profondément la théologie de Daniel de certaines conceptions antiques de la royauté.

Nabuchodonosor peut être présenté comme un souverain extraordinaire.

Il n’est jamais confondu avec Dieu.

Même lorsqu’il domine de vastes territoires, il reste un homme.

Le rêve le rappelle de manière particulièrement brutale : l’homme qui oublie sa condition peut même être réduit à vivre comme un animal.

La frontière entre Dieu et le souverain demeure infranchissable.

Le roi peut recevoir une autorité.

Il ne devient jamais la source de l’autorité.

16. Une théologie particulièrement importante pour les exilés

Pour les Judéens vivant sous domination babylonienne, cette affirmation possède une portée considérable.

L’empire peut sembler tout-puissant.

Babylone peut paraître invincible.

Son roi peut décider du sort des peuples.

Pourtant, Daniel 4 affirme que cette puissance demeure elle-même sous autorité.

Le message ne promet pas nécessairement une disparition immédiate de l’empire.

Il affirme quelque chose de plus fondamental : **l’empire n’est jamais souverain au sens absolu.**

Cette conviction permet de vivre sous une puissance étrangère sans lui attribuer ce qui appartient à Dieu seul.

17. Une théologie qui concerne également les puissants

Le message ne s’adresse cependant pas uniquement aux opprimés.

Nabuchodonosor lui-même peut apprendre.

Il peut être averti.

Il peut être humilié.

Il peut reconnaître son erreur.

Il peut finalement être restauré.

Le puissant n’est donc pas seulement l’objet d’une condamnation.

Il demeure un homme susceptible de transformation.

Cette dimension donne au récit une profondeur particulière.

Daniel ne souhaite pas la destruction du roi.

Il lui conseille de pratiquer la justice.

Le jugement lui-même conduit finalement Nabuchodonosor à une confession.

18. « Le Roi du ciel »

À la fin du chapitre, Nabuchodonosor désigne Dieu comme :

« le Roi du ciel ».

Ce titre constitue la réponse ultime à l’orgueil royal.

Le roi de Babylone ne cesse pas d’être roi.

Mais il découvre qu’il existe un Roi au-dessus des rois.

Cette reconnaissance ne détruit pas l’autorité humaine.

Elle lui donne sa juste place.

Le pouvoir politique est réel, mais relatif.

La souveraineté du Très-Haut est absolue.

19. La véritable opposition de Daniel 4

L’opposition fondamentale du chapitre n’est donc pas simplement :

Dieu contre Nabuchodonosor.

Elle est plutôt :

souveraineté reçue contre souveraineté revendiquée comme autonome ;

grandeur responsable contre grandeur tournée vers sa propre gloire ;

pouvoir humain limité contre souveraineté divine absolue.

Cette distinction explique pourquoi Nabuchodonosor peut retrouver son trône à la fin du récit.

Il n’est pas nécessaire qu’il cesse d’être puissant.

Il doit cesser de considérer sa puissance comme absolue.

20. La leçon du grand arbre

L’image du grand arbre résume finalement tout le chapitre.

Un arbre peut devenir immense.

Il peut étendre ses branches.

Il peut produire des fruits.

Il peut offrir une protection à ceux qui vivent sous son ombre.

Mais ses racines demeurent dans la terre.

Il n’est pas le ciel.

Nabuchodonosor avait atteint une grandeur exceptionnelle, mais il avait confondu l’étendue de son pouvoir avec son origine.

Son humiliation lui apprend la différence.

La conclusion qu’il formule lui-même exprime alors la leçon définitive du récit :

« Toutes ses œuvres sont vraies, ses voies sont justes, et il peut abaisser ceux qui marchent dans l’orgueil. »

Commentaire 8 - Une proclamation royale à la première personne : la forme littéraire de Daniel 4

Daniel 4 se distingue des récits précédents par sa forme. Une partie essentielle du chapitre est placée dans la bouche de Nabuchodonosor lui-même : le souverain raconte son rêve, rapporte son humiliation et proclame finalement ce qu’il en a compris. Cette construction donne au récit l’apparence d’un témoignage royal adressé aux peuples de l’empire. Elle soulève cependant une question historique et littéraire importante : faut-il y voir la transcription d’un édit babylonien, l’adaptation d’une proclamation royale ou une composition narrative adoptant la forme d’un témoignage officiel ?

1. Un changement de narrateur remarquable

Les premiers chapitres de Daniel racontent généralement les événements à la troisième personne.

Daniel 1.1 commence ainsi par l’évocation de Jojakim et de l’arrivée de Nabuchodonosor devant Jérusalem.

Daniel 2 raconte également le rêve du roi depuis le point de vue du narrateur.

Daniel 3 conserve cette même perspective pour raconter l’épisode de la statue et de la fournaise.

Daniel 4 adopte une autre forme.

Nabuchodonosor prend lui-même la parole :

« Moi, Nebucadnetsar… »

Ce changement produit un effet littéraire important. Le personnage qui était jusque-là principalement observé de l’extérieur devient le narrateur de sa propre expérience.

2. Une proclamation destinée à tous les peuples

Le cadre est donné dès les paroles qui précèdent le récit :

Daniel 3.31 :

« Nebucadnetsar, roi, aux hommes de tout peuple, de toute nation et de toute langue qui habitent sur toute la terre. »

La formule possède les caractéristiques d’une proclamation royale.

Le roi ne s’adresse pas à Daniel.

Il ne s’adresse pas davantage à un cercle restreint de conseillers.

Il s’adresse symboliquement à l’ensemble des populations placées sous son autorité.

Cette dimension universelle correspond au contenu du message : l’expérience personnelle du roi doit devenir un enseignement public.

3. Un roi qui publie sa propre humiliation

La caractéristique la plus étonnante de cette proclamation tient à son contenu.

Les inscriptions royales du Proche-Orient ancien ont généralement pour fonction de célébrer les

réalisations du souverain : campagnes victorieuses, constructions, restauration de sanctuaires, piété envers les dieux ou prospérité du royaume.

Daniel 4 fait exactement l’inverse sur un point essentiel.

Nabuchodonosor raconte publiquement son humiliation.

Il reconnaît avoir perdu l’exercice de sa royauté.

Il rapporte avoir été exclu de la société humaine.

Il décrit la dégradation de son apparence.

Puis il reconnaît que cette expérience constituait un abaissement de son orgueil.

La forme royale traditionnelle est donc utilisée pour transmettre un contenu particulièrement inhabituel.

4. Le récit commence par sa conclusion

La proclamation possède également une construction rétrospective.

Avant de raconter son rêve, Nabuchodonosor annonce déjà ce qu’il en a finalement compris.

Il célèbre les « signes » accomplis envers lui et proclame la grandeur du règne du Très-Haut.

Le lecteur sait donc, avant même d’entendre le récit, que le roi survivra à l’épreuve et qu’il en tirera une conclusion religieuse.

Le suspense ne porte pas principalement sur l’issue.

Il porte sur le chemin qui conduit Nabuchodonosor à cette confession.

Cette structure transforme l’ensemble du chapitre en témoignage rétrospectif.

Le roi restauré raconte l’homme qu’il était avant son humiliation.

5. La première personne domine le témoignage

Plusieurs formulations structurent le récit :

« Moi, Nebucadnetsar, je vivais tranquille… »

« Je fis un rêve… »

« J’ordonnai de faire venir… »

« Je racontai le rêve… »

« Je regardais… »

« Je levai les yeux vers le ciel… »

Cette accumulation de verbes à la première personne place Nabuchodonosor au centre du témoignage.

Mais un paradoxe apparaît progressivement.

Plus le roi raconte ce qui lui est arrivé, plus son récit démontre les limites de son propre pouvoir.

Il donne des ordres aux sages, mais ils ne peuvent résoudre son problème.

Il possède un royaume, mais sa royauté peut lui être retirée.

Il dispose d’une raison remarquable, mais celle-ci peut lui faire défaut.

La première personne, qui pourrait normalement servir l’autocélébration royale, devient ainsi le moyen de raconter la dépendance du souverain.

6. Une interruption significative de la première personne

La continuité du témoignage connaît toutefois une rupture au moment de l’accomplissement.

Lorsque le jugement frappe Nabuchodonosor, le récit passe brièvement à la troisième personne :

Daniel 4.33 :

« Au même instant, la parole s’accomplit sur Nebucadnetsar. Il fut chassé du milieu des hommes… »

Puis la première personne revient lorsque le roi retrouve la raison :

Daniel 4.34 :

« Moi, Nebucadnetsar, je levai les yeux vers le ciel et la raison me revint. »

Cette alternance est littérairement remarquable.

Le roi raconte son rêve à la première personne.

Daniel lui parle directement.

L’accomplissement de la sentence est ensuite décrit de l’extérieur.

Puis Nabuchodonosor reprend personnellement la parole au moment de sa restauration.

Il n’est pas nécessaire de supposer pour autant plusieurs documents indépendants assemblés mécaniquement. Le changement de personne peut parfaitement appartenir à la stratégie narrative du chapitre.

Il mérite néanmoins d’être observé, car il contribue à la singularité littéraire du récit.

7. Daniel à l’intérieur du témoignage du roi

La forme adoptée produit un autre effet remarquable : Daniel apparaît à l’intérieur du récit raconté par Nabuchodonosor.

Le roi reconnaît lui-même l’incapacité de ses sages et la compétence particulière de Daniel.

Ainsi, l’autorité de Daniel n’est pas seulement affirmée par le narrateur du livre.

Dans le cadre littéraire du chapitre, elle est reconnue par le souverain babylonien.

Le procédé renforce le témoignage rendu à Daniel : celui qui reçoit l’interprétation confirme lui-même que Daniel a su expliquer ce que les autres n’avaient pas expliqué.

8. Une proclamation historique au sens documentaire ?

La forme royale du chapitre pose naturellement la question de son origine documentaire.

Existe-t-il une tablette cunéiforme contenant cette proclamation de Nabuchodonosor ?

À ce jour, aucun document babylonien connu ne reproduit le texte de Daniel 4 ni ne fournit un équivalent direct de cette proclamation.

Il serait donc incorrect de présenter le chapitre comme la traduction démontrée d’un édit cunéiforme actuellement connu.

L’existence d’une forme de proclamation royale dans le récit ne constitue pas, à elle seule, la preuve matérielle qu’un exemplaire correspondant ait été retrouvé dans les archives babyloniennes.

La distinction entre **forme littéraire royale** et **document royal archéologiquement attesté** est ici indispensable.

9. L’absence de tablette ne résout pas la question de l’historicité

L’absence d’un document parallèle ne permet cependant pas davantage de conclure que la proclamation n’a jamais pu exister sous quelque forme que ce soit.

Une partie seulement des documents produits dans l’Antiquité a été conservée, retrouvée et publiée.

De nombreux événements connus par les sources narratives ne disposent d’aucune inscription officielle correspondante.

L’argument du silence doit donc être manié avec prudence dans les deux directions.

Il ne permet ni de confirmer matériellement la proclamation ni de démontrer son inexistence.

L’analyse doit s’en tenir à ce qui peut être établi : **Daniel 4 présente littérairement son récit sous la forme d’un témoignage royal de Nabuchodonosor, mais aucun exemplaire cunéiforme correspondant n’est actuellement connu.**

10. Un texte araméen adapté à un vaste espace impérial

Daniel 4 appartient à la grande section araméenne du livre de Daniel.

Ce choix linguistique s’accorde bien avec l’horizon international des chapitres concernés.

L’araméen s’était progressivement imposé comme une langue de communication largement utilisée dans le Proche-Orient et devait jouer un rôle administratif majeur sous les empires successifs.

Cette donnée ne démontre évidemment pas à elle seule l’origine d’une proclamation particulière.

Elle contribue cependant à la dimension internationale du passage.

Le message n’est pas présenté comme réservé à la communauté judéenne.

Il concerne les nations.

11. Un vocabulaire royal transformé de l’intérieur

La proclamation conserve plusieurs éléments associés au monde royal :

le nom et le titre du souverain ;

l’adresse aux peuples ;

la formule de paix ;

le récit des actes remarquables ;

l’évocation de la grandeur et de la royauté ;

la conclusion solennelle.

Mais le contenu transforme profondément cette rhétorique.

Le roi ne proclame pas essentiellement :

« Voyez ce que j’ai accompli. »

Il proclame finalement :

« Voyez ce qui m’est arrivé et ce que j’ai dû reconnaître. »

Cette inversion donne à Daniel 4 une forme particulièrement efficace.

Le souverain devient le témoin de la limite de sa propre souveraineté.

12. L’autobiographie royale et ses limites

Parler d’un récit « autobiographique » peut être utile à condition de préciser le sens du terme.

Daniel 4 emploie effectivement la première personne et présente Nabuchodonosor racontant sa propre expérience.

Mais il ne s’agit pas d’une autobiographie au sens moderne.

Le texte ne cherche pas à raconter l’ensemble de la vie du roi.

Il sélectionne un seul épisode et l’organise autour d’une leçon précise.

Il est donc préférable de parler d’un **témoignage royal à caractère autobiographique** ou d’une **proclamation narrative à la première personne**.

Ces formulations rendent mieux compte de la nature du passage sans lui imposer une catégorie littéraire moderne.

13. Une confession publique plutôt qu’une simple expérience privée

La forme littéraire donne également une dimension publique à ce qui aurait pu demeurer une expérience personnelle.

Le rêve est personnel.

L’humiliation est personnelle.

La restauration est personnelle.

Mais le témoignage est public.

Cette transformation est importante.

Nabuchodonosor ne se contente pas, dans le récit, d’avoir appris quelque chose pour lui-même.

Il souhaite faire connaître « les signes et les prodiges » accomplis envers lui.

L’expérience du roi devient donc proclamation.

14. Le témoignage comme renversement de la propagande royale

Les souverains antiques utilisaient naturellement les inscriptions monumentales et les proclamations

pour construire une représentation de leur règne.

Daniel 4 adopte certains éléments de cet univers tout en les renversant.

La grandeur du roi est reconnue.

Ses réalisations ne sont pas effacées.

Mais l’événement que le souverain doit finalement rendre public est précisément celui qui démontre qu’il existe une autorité supérieure à la sienne.

Le récit produit ainsi une forme d’anti-autoglorification royale.

La parole du roi ne disparaît pas : elle est réorientée.

15. Nabuchodonosor, narrateur et objet du récit

La construction de Daniel 4 produit enfin une situation littéraire particulièrement forte.

Nabuchodonosor est simultanément celui qui raconte et celui dont l’erreur est racontée.

Il porte donc lui-même un jugement rétrospectif sur sa conduite.

Le roi du début du récit et celui qui raconte l’histoire ne possèdent plus exactement la même compréhension.

Celui qui dit :

« Moi, Nebucadnetsar, je vivais tranquille dans ma maison »

est déjà, au moment où il raconte, celui qui a traversé l’humiliation et retrouvé sa raison.

Le témoignage entier est donc prononcé depuis le point d’arrivée.

16. La fonction de cette forme littéraire

Le choix de la proclamation à la première personne permet finalement au chapitre d’accomplir plusieurs fonctions sans les confondre.

Il raconte un événement.

Il conserve le point de vue du souverain.

Il met en valeur le rôle interprétatif de Daniel.

Il transforme une expérience individuelle en message public.

Et surtout, il fait prononcer la conclusion du récit par celui qui en a été l’objet.

Le livre ne se contente donc pas de déclarer que Nabuchodonosor a été humilié.

Dans sa construction littéraire, **Nabuchodonosor lui-même témoigne de son humiliation et en formule la leçon**.

C’est ce qui donne à Daniel 4 une place singulière parmi les récits de cour du livre.

Commentaire 9 - Daniel 4 face à l’histoire : ce que les sources permettent réellement d’affirmer

Daniel 4 soulève une difficulté historique particulière : les documents babyloniens actuellement connus attestent abondamment le règne, les constructions et l’idéologie royale de Nabuchodonosor II, mais ils ne rapportent pas explicitement l’épisode d’incapacité décrit dans le chapitre. Ce silence doit être pris au sérieux sans recevoir une portée qu’il ne possède pas. Il interdit de présenter l’épreuve du roi comme indépendamment confirmée par une source babylonienne ; il ne suffit pas davantage à démontrer qu’elle n’a pas eu lieu. L’analyse historique doit donc distinguer soigneusement les données attestées, les compatibilités possibles et les reconstructions hypothétiques.

1. Un souverain historiquement bien attesté

Contrairement à certains personnages de l’Antiquité connus par une documentation très limitée, Nabuchodonosor II est un souverain abondamment attesté.

Il règne sur l’empire néo-babylonien de 605 à 562 av. J.-C., pendant environ quarante-trois ans.

Les chroniques babyloniennes, les inscriptions royales, les textes administratifs et économiques ainsi que les données archéologiques permettent de connaître de nombreux aspects de son règne.

Son existence, son importance politique et son activité monumentale ne font donc l’objet d’aucune difficulté historique particulière.

La question posée par Daniel 4 est beaucoup plus précise : les sources extrabibliques connues permettent-elles d’identifier l’épisode d’humiliation raconté dans le chapitre ?

2. Les sources babyloniennes parlent surtout du roi bâtisseur

Une grande partie des inscriptions laissées par Nabuchodonosor concerne ses travaux.

Le souverain se présente comme restaurateur de sanctuaires, bâtisseur de palais et protecteur de Babylone.

Cette documentation éclaire particulièrement bien la déclaration de Daniel 4.30 concernant « Babylone la grande ».

Le cadre général du récit correspond donc à un trait historiquement bien attesté du règne : Nabuchodonosor avait effectivement de solides raisons de considérer la transformation monumentale de Babylone comme l’une des grandes réalisations de son gouvernement.

Cette concordance de contexte est significative.

Elle ne constitue cependant pas une confirmation de l’épisode de maladie lui-même.

3. Aucun document babylonien connu ne raconte explicitement l’épisode

Aucune inscription actuellement connue de Nabuchodonosor ne déclare qu’il aurait été privé de raison pendant « sept temps », qu’il aurait vécu à l’écart des hommes ou qu’il aurait ensuite retrouvé son trône après une telle épreuve.

Cette absence doit être clairement reconnue.

Il serait donc incorrect d’affirmer que l’archéologie ou les tablettes babyloniennes ont confirmé directement le récit de Daniel 4.

La formulation historiquement rigoureuse est plus limitée :

l’épisode d’incapacité de Nabuchodonosor rapporté par Daniel 4 ne possède pas, dans l’état actuel de la documentation, de confirmation extrabiblique directe et indiscutable.

Cette constatation constitue le point de départ de l’analyse, non nécessairement sa conclusion.

4. Le silence des inscriptions royales

La nature des inscriptions royales doit être prise en considération.

Ces documents n’étaient pas conçus comme des biographies modernes cherchant à consigner de manière exhaustive les réussites et les échecs d’un souverain.

Ils remplissaient des fonctions politiques, religieuses et commémoratives précises.

Les inscriptions de construction avaient notamment pour objectif de célébrer les travaux accomplis par le roi et sa piété envers les divinités.

Il serait donc surprenant qu’un texte de cette nature développe spontanément un épisode humiliant de perte de capacité royale.

Cette observation ne prouve pas que l’épisode de Daniel 4 ait eu lieu.

Elle montre seulement que **le silence d’une inscription royale laudative possède une valeur probante limitée lorsqu’il s’agit de rechercher un événement profondément défavorable à l’image du souverain**.

5. Les chroniques babyloniennes offrent une situation différente

Les chroniques historiques sont plus importantes pour cette question, car elles peuvent rapporter des campagnes militaires, des successions et certains événements politiques.

Cependant, la documentation conservée pour le règne de Nabuchodonosor est incomplète.

Les premières années de son règne sont mieux documentées que certaines périodes ultérieures.

Cette situation impose de la prudence.

Une absence documentaire ne peut être transformée automatiquement en période d’incapacité royale.

Mais une lacune documentaire ne peut pas davantage servir de preuve que rien de particulier ne s’est produit.

Les silences de la documentation ancienne restent des silences.

Ils ne deviennent des preuves que lorsqu’un type de document suffisamment continu aurait normalement dû mentionner l’événement recherché.

6. Peut-on dater précisément l’épisode de Daniel 4 ?

Le chapitre ne fournit aucune année de règne.

Il indique seulement que douze mois séparent l’interprétation du rêve de son accomplissement.

Toute tentative de placer l’épisode à une année précise du règne de Nabuchodonosor repose donc nécessairement sur une reconstruction.

Le contexte peut suggérer une période où le roi a déjà atteint une grande puissance et où les réalisations monumentales de Babylone peuvent être contemplées comme l’expression d’un règne prospère.

Cette observation rend vraisemblable une situation relativement avancée dans son règne.

Elle ne permet cependant pas de fixer, à elle seule, une date telle que 572, 571 ou 568 av. J.-C.

Une chronologie précise doit donc être présentée comme **hypothèse de travail**, et non comme date explicitement fournie par Daniel.

7. Le problème des « sept temps » empêche également une datation certaine

La difficulté chronologique est renforcée par l’expression « sept temps ».

Si ces « temps » correspondent à sept années, l’incapacité aurait occupé une période considérable du règne.

Si le terme possède une valeur différente, les conséquences historiques ne sont plus les mêmes.

La datation de l’événement dépend donc en partie de l’interprétation préalable de cette expression.

Il serait méthodologiquement fragile de choisir d’abord une période de sept années dans les lacunes documentaires du règne, puis d’utiliser cette période comme preuve que les « sept temps » correspondent nécessairement à sept années.

Le raisonnement deviendrait circulaire.

La durée doit d’abord être étudiée à partir du texte araméen et de ses parallèles.

La documentation historique peut ensuite être confrontée au résultat.

8. Comment le royaume aurait-il pu continuer à fonctionner ?

Si Nabuchodonosor connut réellement une incapacité prolongée, une question institutionnelle se pose : comment l’empire aurait-il continué à être administré ?

Daniel 4 ne répond pas.

Le texte mentionne simplement, après la restauration :

« Mes conseillers et mes grands me réclamèrent. »

Cette phrase montre l’existence d’un entourage politique capable d’intervenir dans le fonctionnement du royaume.

Un empire aussi développé que Babylone disposait naturellement d’une administration, de hauts fonctionnaires, de gouverneurs et d’un personnel palatial.

Il est donc concevable que les affaires courantes aient pu continuer pendant une période où le roi aurait été incapable d’exercer normalement ses fonctions.

Mais le texte ne permet pas de déterminer la procédure exacte qui aurait été employée.

9. L’hypothèse d’une régence

L’idée d’une régence ou d’une administration temporaire a parfois été proposée pour expliquer la continuité du pouvoir.

Elle est institutionnellement possible.

Elle n’est toutefois pas explicitement attestée pour l’épisode de Daniel 4.

Aucun personnage n’est identifié dans le chapitre comme régent de Nabuchodonosor.

Il serait donc excessif de reconstruire un gouvernement provisoire détaillé ou d’attribuer cette fonction à un personnage précis sans preuve documentaire.

La formulation la plus prudente consiste à reconnaître que **l’administration babylonienne aurait pu assurer une continuité gouvernementale sans que les modalités exactes puissent être reconstituées**.

10. La royauté pouvait-elle être préservée pendant une incapacité ?

Le rêve précise que la souche devait rester en terre et que la royauté serait rendue à Nabuchodonosor.

Cette affirmation suppose, dans la logique du récit, que l’incapacité du souverain ne conduise pas à son remplacement définitif.

Historiquement, une telle situation n’est pas inconcevable.

Une incapacité personnelle n’entraîne pas nécessairement une déposition immédiate, particulièrement si les élites du royaume considèrent la situation comme temporaire et ont intérêt à préserver la continuité dynastique.

Mais cette possibilité générale ne doit pas être confondue avec la démonstration de ce qui s’est effectivement produit à Babylone.

Le récit biblique affirme la conservation de la royauté.

Les mécanismes politiques qui l’auraient rendue possible ne sont pas documentés.

11. Une éventuelle dissimulation de la maladie ?

Une autre hypothèse consiste à supposer que l’entourage royal aurait volontairement dissimulé l’état de Nabuchodonosor afin de préserver la stabilité de l’empire.

Une telle stratégie est historiquement concevable.

La santé d’un souverain pouvait avoir des conséquences politiques majeures, notamment en matière de succession, de rivalités internes et de relations avec les puissances étrangères.

Cependant, aucun document connu ne permet d’affirmer qu’une opération de dissimulation de cette nature fut effectivement organisée autour de Nabuchodonosor.

Cette proposition doit donc rester ce qu’elle est :

une hypothèse explicative possible, non un fait établi.

Elle ne peut être utilisée comme preuve de l’historicité du récit.

12. La question de la succession

La longue durée du règne de Nabuchodonosor constitue également un élément à prendre en considération.

À sa mort en 562 av. J.-C., son fils Amel-Marduk lui succède.

Les sources ne connaissent donc pas, au cours des quarante-trois années du règne de Nabuchodonosor, l’installation officielle durable d’un autre roi de Babylone à sa place.

Cette continuité est compatible avec le récit de Daniel, dans lequel la royauté de Nabuchodonosor lui est finalement rendue.

Elle ne démontre cependant pas l’existence de la période d’incapacité.

Elle permet seulement d’écarter l’idée selon laquelle Daniel décrirait nécessairement une déposition définitive historiquement incompatible avec la succession connue.

13. Un parallèle important : la Prière de Nabonide

La découverte des manuscrits de la mer Morte a apporté un texte particulièrement intéressant pour l’étude de Daniel 4 : la **Prière de Nabonide**, généralement désignée par la référence 4Q242.

Ce document fragmentaire raconte une épreuve subie par Nabonide, autre roi de Babylone.

Le souverain y est atteint d’une affection pendant plusieurs années, puis intervient un personnage juif qui lui explique la nécessité d’honorer le Dieu Très-Haut.

Les ressemblances générales avec Daniel 4 ont naturellement attiré l’attention des chercheurs.

Un roi babylonien est frappé d’une affection.

L’épreuve dure plusieurs années.

Un personnage juif intervient.

Le Dieu Très-Haut occupe une place centrale dans l’interprétation de l’expérience.

Ces parallèles méritent une analyse sérieuse.

14. Daniel 4 et la Prière de Nabonide ne racontent pourtant pas la même histoire

Les différences sont également importantes.

Le roi de Daniel 4 est Nabuchodonosor.

Celui de 4Q242 est Nabonide.

Dans Daniel, l’épreuve est liée à l’orgueil royal et à la reconnaissance de la souveraineté du Très-Haut.

Dans la Prière de Nabonide, l’affection et les circonstances de la guérison sont décrites autrement.

Daniel situe l’expérience de Nabuchodonosor dans le cadre de Babylone et du rêve du grand arbre.

La tradition relative à Nabonide est associée à son séjour en Arabie, notamment à Teima.

Il serait donc incorrect d’identifier simplement les deux récits.

Ils appartiennent à un ensemble de traditions présentant certaines analogies, mais leurs personnages, leur construction et plusieurs de leurs éléments essentiels diffèrent.

15. Le parallèle avec Nabonide prouve-t-il une confusion de personnages ?

Certains chercheurs ont proposé que la tradition de Daniel 4 puisse être liée, directement ou indirectement, à des souvenirs concernant Nabonide, ensuite attribués à Nabuchodonosor.

L’hypothèse mérite d’être prise en considération en raison des ressemblances entre les traditions.

Elle ne constitue toutefois pas un fait démontré.

La Prière de Nabonide est elle-même un texte postérieur aux événements qu’elle raconte, conservé de manière fragmentaire.

De plus, les différences entre les deux récits sont suffisamment importantes pour empêcher une identification automatique.

Le rapprochement révèle l’existence de traditions comparables autour de souverains babyloniens confrontés à une épreuve et au Dieu Très-Haut.

Il ne permet pas, à lui seul, de déterminer la direction précise d’une éventuelle dépendance littéraire ou traditionnelle.

16. Nabonide ne doit pas remplacer Nabuchodonosor sans démonstration

L’existence d’un parallèle historique ou littéraire ne suffit pas à corriger le personnage nommé par un texte.

Daniel 4 identifie explicitement et constamment son souverain comme Nabuchodonosor.

Toute proposition selon laquelle « Nabuchodonosor » dissimulerait en réalité une tradition concernant Nabonide doit donc être démontrée et non présupposée.

Le parallèle de 4Q242 constitue une donnée comparative importante.

Il ne transforme pas Nabonide en personnage caché de Daniel 4.

Une étude historique rigoureuse doit conserver les deux données simultanément : **Daniel parle de Nabuchodonosor ; une tradition ancienne distincte rapporte une épreuve présentant certains parallèles chez Nabonide.**

17. Peut-on utiliser le silence historique contre Daniel 4 ?

L'absence de confirmation directe constitue une difficulté réelle, mais elle doit être correctement formulée.

L’historien ne peut pas dire :

« Les sources babyloniennes confirment la maladie de Nabuchodonosor. »

Elles ne la confirment pas directement.

Mais il ne peut pas davantage transformer automatiquement l’absence de mention en démonstration contraire.

Pour qu’un argument du silence soit décisif, il faudrait disposer d’une documentation suffisamment

complète pour la période concernée et pouvoir montrer que l’événement aurait nécessairement dû y être enregistré.

Cette condition n’est pas clairement remplie.

La conclusion doit donc rester mesurée.

18. Ce que l’histoire permet d’affirmer

Plusieurs niveaux de certitude peuvent finalement être distingués.

Données historiquement établies : Nabuchodonosor II fut roi de Babylone de 605 à 562 av. J.-C. ; son règne fut exceptionnellement long ; il mena une importante activité monumentale ; Babylone connut sous son règne un développement considérable ; il fut finalement remplacé par son fils Amel-Marduk.

Données explicitement affirmées par Daniel 4 : Nabuchodonosor reçut le rêve du grand arbre ; il connut une période d’incapacité ; sa royauté fut préservée puis restaurée ; il interpréta finalement cette expérience comme un abaissement de son orgueil devant le Très-Haut.

Données non confirmées indépendamment : la maladie ou l’incapacité de Nabuchodonosor, sa durée exacte et les modalités politiques de son retrait temporaire ne sont pas attestées de manière certaine par les documents babyloniens actuellement connus.

Hypothèses possibles : administration du royaume par les hauts fonctionnaires, régence informelle, maintien discret de la légitimité royale ou limitation volontaire de l’information concernant l’état du souverain.

Ces catégories ne doivent pas être confondues.

19. Une chronologie précise doit rester hypothétique

Il est possible d’intégrer Daniel 4 dans une chronologie générale de la vie de Daniel et du règne de Nabuchodonosor.

Une telle chronologie peut être utile pour visualiser la succession des événements.

Mais, contrairement à d’autres épisodes du livre qui sont rattachés à une année de règne précise, Daniel 4 ne donne pas de repère permettant de fixer directement l’année du rêve.

Une datation située approximativement dans la seconde moitié du règne peut être proposée en raison du contexte de prospérité et de l’importance prise par les constructions de Babylone.

Une datation plus précise exige toutefois des arguments supplémentaires.

Elle doit donc être signalée comme reconstruction chronologique et non comme donnée du texte.

20. Une conclusion historique nécessairement mesurée

L’étude historique de Daniel 4 conduit ainsi à une conclusion qui doit éviter deux excès opposés.

Le premier consisterait à présenter comme historiquement démontrés des éléments que seule la source biblique rapporte.

Le second consisterait à considérer que l’absence de confirmation indépendante suffit à réfuter le récit.

La situation documentaire est plus nuancée.

Nabuchodonosor, son règne, sa puissance et son activité monumentale appartiennent à un cadre historique solidement attesté. L’épisode précis de son incapacité demeure, en revanche, attesté par Daniel sans confirmation extrabiblique directe actuellement connue. Les lacunes de la documentation babylonienne empêchent de transformer ce silence en réfutation décisive, mais elles interdisent également de parler de confirmation archéologique.

C’est dans cet espace limité par les sources que doit se maintenir l’analyse historique.

Analyse textuelle et grammaticale - Daniel 4

Daniel 4 est rédigé en araméen biblique et présente une construction littéraire particulièrement élaborée. L’analyse du vocabulaire, des répétitions, des changements de personne et des formules employées permet de préciser plusieurs points que la traduction française ne fait pas toujours apparaître. Cette étude se concentre sur les caractéristiques du texte lui-même : elle ne reprend pas l’exégèse déjà développée dans les commentaires, mais cherche à montrer comment la langue et la structure portent le sens du récit.

1. Daniel 4 dans la section araméenne du livre

Le livre de Daniel est rédigé dans deux langues principales : l’hébreu et l’araméen.

La transition vers l’araméen intervient en Daniel 2.4 et cette langue demeure employée jusqu’à la fin du chapitre 7. À partir de Daniel 8.1, le texte revient à l’hébreu.

Daniel 4 appartient donc entièrement à la grande section araméenne du livre.

Cette donnée est importante lorsqu’on analyse son vocabulaire. Certains termes de Daniel 4 sont parfois présentés comme des mots hébreux alors qu’ils appartiennent, dans ce passage, à l’araméen biblique.

C’est notamment le cas du mot traduit par « temps » dans l’expression « sept temps ».

2. Les limites du chapitre et la différence de numérotation

La délimitation de Daniel 4 varie selon les traditions de numérotation.

Dans le texte massorétique suivi par plusieurs traductions françaises, la proclamation de Nabuchodonosor commence à Daniel 3.31 et se poursuit jusqu’à Daniel 4.34.

Dans de nombreuses Bibles anglaises, les mêmes versets correspondent à Daniel 4.1-37.

Il ne s’agit pas d’une différence de contenu.

La différence vient uniquement du découpage des chapitres et des versets.

Cette précision est nécessaire lors de la consultation de commentaires ou d’ouvrages académiques internationaux : ce qui est désigné comme Daniel 4.1 dans une étude anglophone peut correspondre à Daniel 3.31 dans une Bible française.

3. Une inclusion littéraire formée par la louange royale

Le récit est encadré par deux proclamations de Nabuchodonosor.

Au commencement, le roi célèbre les signes accomplis par le Dieu Très-Haut et proclame la permanence de son règne.

À la fin, il loue de nouveau le « Roi du ciel » et reconnaît la justice de ses voies.

Cette correspondance constitue une forme d’inclusion littéraire.

Le récit de l’humiliation se trouve placé entre deux déclarations de louange.

Mais les deux ne remplissent pas exactement la même fonction.

La première annonce le résultat avant que l’histoire soit racontée.

La dernière constitue la conclusion personnelle tirée de l’expérience.

Ainsi, la structure elle-même indique que tout le récit doit être lu rétrospectivement depuis la restauration du roi.

4. « Moi, Nabuchodonosor »

La formule araméenne אֲנָה נְבוּכַדְנֶצַּר (*ʾănāh Neḇûḵaḏneṣṣar*), « moi, Nabuchodonosor », donne une tonalité personnelle particulièrement forte au récit.

Le pronom personnel n’est pas toujours nécessaire pour identifier le sujet d’un verbe dans les langues sémitiques.

Son emploi explicite peut donc renforcer la présence du locuteur.

Nabuchodonosor ne se contente pas de rapporter des faits impersonnels.

Il se présente comme celui qui les a vécus.

La même formule réapparaît au moment décisif de la restauration.

Cette répétition relie l’homme prospère du commencement au roi transformé de la fin.

5. « J’étais tranquille »

Le roi déclare qu’il était שְׁלֵה (*šelēh*), terme exprimant l’idée de tranquillité, de sécurité ou d’absence de trouble.

Cette tranquillité est immédiatement associée à sa situation dans sa maison ou son palais.

Le terme suivant, רַעְנָן (*raʿnan*), traduit selon les versions par « heureux », « florissant » ou « prospère », appartient au champ lexical de la vigueur et de la prospérité.

Le vocabulaire prépare subtilement l’image de l’arbre.

Le roi est « florissant » avant même de rêver d’un arbre immense et verdoyant.

Il existe donc une correspondance lexicale entre la situation initiale de Nabuchodonosor et l’image végétale qui va le représenter.

6. Le vocabulaire du rêve et de la vision

Le récit utilise plusieurs termes appartenant au vocabulaire du rêve et de la perception.

Le « rêve » est désigné par חֶלֶם (*ḥēlem*).

Les « visions » ou apparitions perçues dans l’esprit utilisent un vocabulaire apparenté à l’acte de voir.

Cette accumulation souligne que le rêve n’est pas présenté comme une simple image isolée.

Nabuchodonosor voit une succession de scènes : l’arbre, sa croissance, le veilleur, l’ordre d’abattage, la souche et finalement la transformation de la condition humaine en condition animale.

La vision possède donc une véritable progression narrative.

7. « Les visions de ma tête »

L’expression traduite par « les visions de ma tête » peut sembler étrange en français.

Elle correspond à une manière sémitique de désigner les représentations perçues intérieurement pendant le sommeil.

La « tête » ne désigne pas ici seulement une partie anatomique du corps.

Elle situe la vision dans l’expérience intérieure du rêveur.

Une formule comparable apparaît ailleurs dans Daniel.

Elle contribue à distinguer la vision onirique de la perception ordinaire du monde extérieur.

8. Le grand arbre : אִילָן (ʾîlān)

Le mot araméen désignant l’arbre est אִילָן (*ʾîlān*).

Sa répétition donne à l’image une remarquable unité.

L’arbre est d’abord vu.

Puis sa grandeur est décrite.

Ses branches, son feuillage et ses fruits sont évoqués.

Enfin vient l’ordre de l’abattre.

Le texte ne change donc pas constamment de symbole : il développe progressivement une seule image jusqu’à ce que Daniel en fournisse explicitement l’interprétation.

Cette stabilité lexicale rend particulièrement forte la déclaration :

« Cet arbre, c’est toi, ô roi. »

9. Les verbes de croissance et de grandeur

Le texte accumule les expressions de grandeur.

L’arbre « grandit ».

Il devient « fort ».

Sa hauteur atteint le ciel.

Il devient visible jusqu’aux extrémités de la terre.

Cette accumulation produit une amplification progressive.

Le mouvement est vertical et horizontal.

Verticalement, l’arbre s’élève vers le ciel.

Horizontalement, il devient visible sur toute la terre.

La langue construit ainsi l’image d’une puissance dont l’expansion semble ne plus connaître de limite.

C’est précisément au sommet de cette expansion qu’intervient le veilleur.

10. Le « veilleur » : עִיר (ʿîr)

L’un des termes les plus particuliers du chapitre est עִיר (*ʿîr*), généralement traduit par « veilleur ».

Le mot est lié à l’idée d’être éveillé ou vigilant.

Dans Daniel 4, il désigne un être céleste.

Le texte ajoute qu’il est « saint ».

L’expression apparaît dans le rêve de Nabuchodonosor et constitue l’une des particularités du vocabulaire de ce chapitre.

Il convient cependant de ne pas tirer du seul terme une angélologie complète.

Daniel ne précise ni le rang exact du veilleur ni son appartenance à une hiérarchie céleste déterminée.

La fonction est plus claire que le statut : le veilleur descend du ciel et proclame la décision qui doit être exécutée.

11. « Abattez l’arbre »

L’ordre donné contre l’arbre utilise une série d’impératifs.

L’effet produit est brutal.

La longue description de la croissance laisse place à des commandements courts : abattre, couper, arracher, disperser.

La syntaxe accompagne donc le changement de situation.

L’expansion était progressive.

Le jugement est soudain.

Le contraste grammatical correspond au contraste narratif entre la longue ascension du souverain et la rapidité de son abaissement.

12. La souche et les racines

Après les impératifs destructeurs vient une restriction essentielle : la souche avec ses racines doit être laissée dans la terre.

Le vocabulaire empêche ainsi d’interpréter l’abattage comme une destruction totale.

L’arbre disparaît dans sa forme visible, mais sa base demeure.

La précision grammaticale prépare l’interprétation donnée plus tard par Daniel : la royauté pourra être rendue.

Le symbole contient donc simultanément le jugement et la possibilité de restauration.

13. Les liens de fer et de bronze

La souche doit être laissée « avec des chaînes de fer et de bronze ».

La formulation est difficile et son interprétation demeure discutée.

Le texte indique clairement la présence d’un lien ou d’un cerclage autour de la souche.

En revanche, il n’explique pas explicitement la valeur symbolique du fer et du bronze.

Il est donc préférable de conserver la distinction entre le texte et son interprétation.

La souche conservée possède une fonction clairement expliquée.

Le sens précis des métaux ne l’est pas.

Toute lecture qui leur attribuerait une signification détaillée doit donc rester hypothétique.

14. Le passage de l’arbre à l’homme

Un changement grammatical majeur intervient lorsque le texte déclare :

« Que son cœur d’homme soit changé et qu’un cœur de bête lui soit donné. »

Jusqu’alors, le rêve décrivait un arbre.

Or un arbre ne possède évidemment pas un « cœur d’homme ».

La langue elle-même révèle donc que le symbole vient de changer de niveau.

L’image végétale laisse apparaître la personne qu’elle représente.

Le rêve fournit ainsi, avant même l’explication de Daniel, un indice permettant de comprendre que l’arbre symbolise un être humain.

15. Le « cœur » : לְבַב (leḇaḇ)

Le terme araméen לְבַב (*leḇaḇ*) ne doit pas être limité au sens moderne du cœur comme siège des émotions.

Dans l’anthropologie sémitique, le cœur peut désigner l’intériorité, l’intelligence, le discernement ou la disposition profonde de la personne.

Le remplacement du « cœur d’homme » par un « cœur de bête » concerne donc la faculté par laquelle Nabuchodonosor se comprend et se comporte comme être humain.

Cette donnée lexicale éclaire la conclusion du récit, lorsque le roi affirme que sa raison lui est revenue.

La perte et le retour de la compréhension forment ainsi deux pôles correspondants du texte.

16. « Sept temps » : עִדָּנִין שְׁבָעָה (ʿiddānîn šiḇʿāh)

L’expression traduite par « sept temps » est l’une des plus discutées du chapitre.

Le terme araméen עִדָּן (*ʿiddān*) signifie fondamentalement un « temps », une « période » ou un « moment déterminé ».

Au pluriel, le texte parle donc littéralement de « sept temps » ou « sept périodes ».

Le mot lui-même ne signifie pas lexicalement « année ».

Il est par conséquent trop catégorique d’affirmer que l’araméen dit directement « sept années ».

17. Pourquoi l’interprétation de sept années reste néanmoins plausible

Reconnaître que עִדָּן (*ʿiddān*) ne signifie pas automatiquement « année » ne rend pas l’interprétation traditionnelle impossible.

Dans un contexte chronologique, un « temps » peut désigner une période suffisamment longue et déterminée par l’usage.

Les parallèles de Daniel, notamment les expressions temporelles de Daniel 7.25, montrent que le terme peut entrer dans des formules désignant des périodes prolongées.

La description physique de Nabuchodonosor suppose également une durée significative.

Enfin, certaines traditions anciennes ont compris les sept temps comme sept années.

La conclusion la plus précise est donc :

le texte araméen dit « sept temps » ; l’identification de ces sept temps à sept années est ancienne et plausible, mais elle constitue une interprétation de l’expression et non sa traduction littérale.

18. La répétition de « jusqu’à ce que »

Une construction temporelle revient plusieurs fois dans le chapitre :

« jusqu’à ce que tu reconnaisses… »

Cette répétition est importante.

La période annoncée n’est pas décrite comme une durée dépourvue de finalité.

Elle conduit vers un terme déterminé.

Grammaticalement, la proposition introduite par « jusqu’à ce que » oriente tout le processus vers la reconnaissance attendue du roi.

La durée et la finalité sont ainsi étroitement liées dans la syntaxe même du récit.

19. Le verbe « savoir » ou « reconnaître »

L’objectif exprimé est que Nabuchodonosor « sache » ou « reconnaisse » que le Très-Haut domine sur la royauté humaine.

Le vocabulaire de la connaissance possède ici une valeur plus forte qu’une simple acquisition d’information.

Nabuchodonosor avait déjà entendu Daniel parler du Dieu du ciel.

Il avait déjà assisté à des événements extraordinaires.

Ce qui lui manque n’est donc pas seulement une donnée intellectuelle supplémentaire.

Le récit utilise la connaissance comme reconnaissance effective d’une réalité qui doit désormais déterminer sa compréhension de lui-même.

20. שַׁלִּיט (šallîṭ) : « dominer », « être souverain »

L’affirmation centrale du chapitre emploie un terme exprimant l’idée de domination ou de souveraineté :

« le Très-Haut domine sur la royauté des hommes ».

La racine araméenne associée à שַׁלִּיט (*šallîṭ*) appartient au champ de l’autorité et de la maîtrise.

La formulation ne dit pas simplement que Dieu est plus puissant que Nabuchodonosor.

Elle affirme qu’il possède l’autorité sur le domaine même dans lequel Nabuchodonosor exerce son pouvoir : la royauté humaine.

Le vocabulaire établit donc une relation de subordination entre les deux niveaux d’autorité.

21. מַלְכוּ (malkû) : royaume, royauté et souveraineté

Le terme araméen מַלְכוּ (*malkû*) occupe une place importante dans Daniel.

Selon le contexte, il peut désigner le royaume, la royauté ou l’exercice du pouvoir royal.

Cette polysémie est particulièrement intéressante dans Daniel 4.

Nabuchodonosor possède une *malkû*.

Mais le Très-Haut domine sur la *malkû* des hommes.

La même réalité politique que le roi considère comme sienne est donc grammaticalement replacée sous une autorité supérieure.

22. La formulation « il la donne à qui il veut »

Le verbe « donner » revient dans la théologie politique du livre.

Le royaume n’est pas seulement conquis ou hérité : du point de vue théologique du récit, il est « donné ».

Cette formulation se trouvait déjà en Daniel 2.37.

Sa reprise dans Daniel 4 établit une continuité entre les chapitres.

Le vocabulaire du don interdit de comprendre la royauté comme une propriété absolument autonome.

Ce point est inscrit dans le choix même des verbes.

23. « Le plus humble des hommes »

La formule désignant celui que le Très-Haut peut établir sur la royauté a reçu diverses traductions : « le plus humble », « le plus bas », « le plus insignifiant » parmi les hommes.

Le terme ne doit pas nécessairement être compris ici comme une qualité morale équivalente à l’humilité spirituelle.

Il peut désigner une personne de condition basse ou considérée comme peu importante.

La phrase souligne ainsi la liberté souveraine de Dieu face aux hiérarchies humaines.

Elle ne fournit pas nécessairement le portrait moral du futur détenteur du pouvoir.

24. Daniel « resta stupéfait »

Lorsque Daniel entend le rêve, le texte décrit sa réaction avant de rapporter son interprétation.

Le vocabulaire exprime un trouble profond.

Cette notation est littérairement importante parce qu’elle introduit un silence entre le récit du rêve et son explication.

Daniel ne répond pas mécaniquement.

Le texte laisse apparaître le poids de ce qu’il doit annoncer.

La réaction de Daniel fonctionne donc comme un signal narratif : avant même que l’interprétation soit prononcée, le lecteur comprend qu’elle sera redoutable pour le roi.

25. « Cet arbre, c’est toi »

La formulation de Daniel est extrêmement directe.

Après une description développée du symbole, l’interprétation commence par son identification personnelle.

Le procédé rappelle les interprétations prophétiques dans lesquelles une image est soudain appliquée à son destinataire.

La force de la phrase vient précisément de sa simplicité.

Le symbole immense du rêve est ramené à un individu :

« c’est toi, ô roi ».

À partir de ce moment, l’ambiguïté fondamentale du rêve disparaît.

26. Le conseil de Daniel et le vocabulaire de la justice

Daniel 4.27 introduit un vocabulaire moral qui ne doit pas être séparé du reste du passage.

Daniel demande au roi de rompre avec ses péchés par la צִדְקָה (*ṣiḏqāh*), terme araméen appartenant au champ de la justice ou de la conduite juste.

La suite évoque la compassion envers les personnes opprimées ou défavorisées.

La dimension politique du rêve rejoint donc un vocabulaire éthique précis.

Le problème du roi n’est pas uniquement intérieur.

La justice attendue doit devenir visible dans l’exercice de son pouvoir.

27. « Peut-être ta tranquillité se prolongera-t-elle »

Le conseil de Daniel s’achève par une formulation prudente.

Le texte ne donne pas au roi une garantie automatique selon laquelle quelques bonnes œuvres annuleraient nécessairement le jugement.

L’expression conserve une ouverture.

Cette nuance grammaticale est importante : Daniel appelle réellement à changer de conduite, mais il ne

transforme pas cette exhortation en mécanisme permettant au souverain de contrôler la décision divine.

28. Le discours royal de Daniel 4.30

La déclaration de Nabuchodonosor devant Babylone est construite autour de la première personne et du vocabulaire de la puissance.

Même lorsqu’une traduction française doit parfois ajouter des pronoms pour obtenir une phrase naturelle, l’ensemble de la formulation met nettement en avant l’action et la grandeur du souverain.

Trois éléments sont rapprochés :

la ville construite ;

la puissance du roi ;

la gloire de sa majesté.

Cette concentration lexicale explique pourquoi la parole céleste intervient immédiatement.

Le discours du roi constitue linguistiquement le point culminant de l’autocélébration.

29. « La parole était encore dans la bouche du roi »

Cette expression forme une transition narrative extrêmement rapide.

La « parole » n’a pas encore quitté symboliquement la bouche du souverain que la réponse vient du ciel.

Le récit juxtapose donc deux paroles.

La première monte du palais royal.

La seconde descend du ciel.

La construction donne au jugement une immédiateté que la simple succession chronologique ne suffirait pas à exprimer.

30. « La royauté t’est retirée »

La formulation est passive du point de vue du roi.

Nabuchodonosor, qui était sujet actif de son discours précédent - « j’ai construit » - devient celui qui subit l’action.

Cette inversion grammaticale accompagne l’inversion de sa situation.

Il agissait.

Désormais, quelque chose lui est retiré.

La langue fait ainsi passer le roi du statut d’acteur dominant à celui d’homme soumis à une décision qui le dépasse.

31. Le retour à la première personne

Après l’accomplissement du jugement raconté à la troisième personne, la voix personnelle de Nabuchodonosor revient :

« Moi, Nabuchodonosor, je levai les yeux vers le ciel… »

Cette reprise n’est pas anodine.

Le roi retrouve sa voix narrative au moment où il retrouve sa compréhension.

La structure associe donc subtilement trois restaurations :

le retour de la première personne ;

le retour de la raison ;

puis le retour de la royauté.

La forme littéraire accompagne ici étroitement le contenu.

32. Le vocabulaire de la raison

Lorsque Nabuchodonosor déclare que sa « raison » lui est revenue, le texte emploie un vocabulaire lié à la connaissance et à l’intelligence.

Cette formulation répond au « cœur d’homme » qui devait être changé dans le rêve.

Le récit possède ainsi une cohérence anthropologique.

L’épreuve concernait la capacité du roi à vivre et comprendre sa condition humaine.

La restauration commence par le retour de cette faculté.

33. Une triple expression de louange

La conclusion accumule les verbes :

« je loue » ;

« j’exalte » ;

« je glorifie ».

L’accumulation produit un effet d’intensification.

Le roi ne formule pas une reconnaissance minimale.

La conclusion adopte la forme d’une doxologie.

Cette triple louange répond également, sur le plan littéraire, à l’accumulation des expressions d’autoglorification précédemment placées dans la bouche de Nabuchodonosor.

Le langage de la grandeur demeure, mais il change d’objet.

34. « Le Roi du ciel »

L’expression מָלֵךְ שְׁמַיָּא (*meleḵ šemayyāʾ*), « Roi du ciel », possède une force particulière dans la bouche d’un souverain.

Le substantif « roi » est appliqué à Dieu au terme d’un récit consacré à la limitation d’un roi humain.

Le titre ne supprime pas celui de Nabuchodonosor.

Il établit une hiérarchie.

Le roi terrestre conclut son témoignage en reconnaissant le Roi du ciel.

35. « Vérité » et « justice »

La dernière confession associe deux affirmations : les œuvres de Dieu sont vraies et ses voies sont justes.

Le vocabulaire ne porte donc plus seulement sur la puissance.

Le jugement reçoit également une qualification morale.

Le Dieu qui peut abaisser le roi n’est pas seulement décrit comme capable de le faire.

Son action est déclarée juste.

Cette précision lexicale empêche de réduire le chapitre à une simple confrontation de puissances.

La question de la justice accompagne celle de la souveraineté.

36. « Ceux qui marchent dans l’orgueil »

La dernière proposition utilise l’image de la marche pour caractériser l’orgueil.

Dans le langage biblique, « marcher » peut décrire une manière habituelle de vivre ou de se conduire.

L’expression dépasse donc une parole orgueilleuse isolée.

Elle évoque une disposition qui oriente la conduite.

La dernière phrase de Nabuchodonosor généralise ainsi son expérience sans avoir besoin de répéter l’ensemble du récit.

Ce qui lui est arrivé devient un principe formulé à partir de son propre parcours.

37. Une composition fondée sur les répétitions

Daniel 4 utilise abondamment la répétition.

Le rêve est raconté.

Daniel en reprend plusieurs éléments lorsqu’il l’interprète.

L’accomplissement reprend ensuite le vocabulaire de l’interprétation.

Cette technique pourrait sembler redondante à un lecteur moderne habitué à des récits plus elliptiques.

Elle possède pourtant une fonction précise.

Chaque répétition correspond à une étape différente :

vision ;

interprétation ;

accomplissement.

La répétition permet au lecteur de vérifier que ce qui arrive correspond à ce qui avait été annoncé.

38. Une progression en trois mouvements

La structure centrale peut être représentée de manière simple.

Le premier mouvement est celui de **l’élévation** : prospérité du roi, arbre immense, extension jusqu’au ciel.

Le deuxième est celui de **l’abaissement** : arbre coupé, cœur changé, exclusion de la société humaine.

Le troisième est celui de **la restauration** : regard vers le ciel, retour de la raison, retour de la royauté.

Cette construction ne dépend pas d’une reconstruction extérieure au texte.

Elle résulte directement de l’organisation de son vocabulaire et de ses actions.

39. La cohérence entre forme et contenu

L’une des caractéristiques les plus remarquables de Daniel 4 réside finalement dans l’accord entre sa forme et son message.

Le récit commence avec un roi qui parle.

Il raconte ensuite comment ce roi perd la maîtrise de lui-même.

La narration passe alors momentanément à la troisième personne.

Puis Nabuchodonosor retrouve sa voix au moment où sa raison lui revient.

Le vocabulaire de la grandeur est d’abord appliqué au roi et à l’arbre.

Il est finalement appliqué au règne du Très-Haut.

La royauté est d’abord contemplée comme possession.

Elle est ensuite décrite comme quelque chose qui peut être retiré et rendu.

Ainsi, la grammaire, les répétitions et les changements de perspective ne constituent pas de simples ornements.

Ils participent directement à la construction du sens.

Daniel 4 ne se contente pas de raconter l’abaissement et la restauration de Nabuchodonosor : **la forme même du texte accompagne le mouvement qui conduit le roi de l’autocélébration à la reconnaissance du Roi du ciel.**

Conclusion générale - Daniel 4

Daniel 4 constitue l’un des récits les plus singuliers du livre de Daniel. Un souverain au sommet de sa puissance raconte lui-même l’épreuve qui l’a conduit à reconnaître les limites de son autorité. Le rêve du grand arbre, son interprétation par Daniel, l’humiliation du roi puis sa restauration forment une composition cohérente dont le centre n’est ni la maladie de Nabuchodonosor ni même la chute momentanée d’un monarque, mais la question fondamentale de l’origine et des limites du pouvoir humain.

1. Un roi au sommet de sa puissance

Le récit ne présente pas Nabuchodonosor comme un souverain insignifiant dont l’orgueil serait sans rapport avec sa situation réelle.

Sa puissance est reconnue.

Daniel lui-même lui déclare que sa grandeur s’est accrue et que sa domination s’étend au loin. L’image du grand arbre traduit cette réalité : l’arbre est immense, visible de loin, abondant en fruits et capable d’abriter de nombreuses créatures.

Cette représentation correspond bien à la place historique de Nabuchodonosor II. Son long règne, l’étendue de l’empire néo-babylonien et les grands travaux réalisés à Babylone expliquent que le souverain puisse apparaître comme l’un des hommes les plus puissants de son époque.

Daniel 4 ne construit donc pas son enseignement en niant cette grandeur.

Il pose une autre question : **d’où vient-elle, et que devient-elle lorsque celui qui la possède la considère comme absolument sienne ?**

2. Le grand arbre comme représentation du pouvoir

Le choix de l’arbre est particulièrement adapté à cette interrogation.

Il possède une dimension verticale : son sommet atteint le ciel.

Il possède également une dimension horizontale : il est visible jusqu’aux extrémités de la terre.

Enfin, il possède une fonction collective : ses fruits nourrissent et ses branches protègent.

Le symbole ne représente donc pas seulement la puissance personnelle de Nabuchodonosor.

Il évoque également la fonction d’un empire et de son souverain envers ceux qui vivent sous leur autorité.

Cette dimension permet de comprendre pourquoi l’interprétation de Daniel débouche sur un appel à la justice et à la compassion envers les opprimés.

Le pouvoir ne se mesure pas uniquement à son étendue.

Il est également jugé selon l’usage qui en est fait.

3. L’abattage de l’arbre n’est pas sa destruction

Le rêve contient cependant, dès l’annonce du jugement, un élément d’espérance.

L’arbre doit être abattu, mais sa souche et ses racines doivent demeurer dans la terre.

Cette précision interdit de comprendre le jugement comme une destruction définitive.

Nabuchodonosor doit perdre l’exercice de sa grandeur, non disparaître.

Sa royauté lui sera rendue lorsqu’il aura reconnu que le ciel domine.

La conservation de la souche permet ainsi de comprendre l’ensemble du récit.

Le jugement est sévère, mais il possède une limite.

L’abaissement prépare une restauration.

4. Les « sept temps » et les limites de ce que le texte permet d’affirmer

La durée de l’épreuve est exprimée par la formule araméenne « sept temps ».

L’analyse lexicale montre que עִדָּן (*ʿiddān*) désigne un temps ou une période et ne signifie pas, par lui-même, « année ».

L’interprétation traditionnelle de sept années demeure plausible et possède des arguments sérieux, mais elle ne doit pas être confondue avec la traduction littérale de l’expression.

Cette distinction illustre une règle méthodologique importante pour l’ensemble du chapitre.

L’exégèse doit constamment distinguer :

ce que le texte dit explicitement ;

ce qu’il permet raisonnablement de déduire ;

et ce qui demeure une reconstruction.

Cette prudence est particulièrement nécessaire lorsqu’on tente de transformer les données du récit en chronologie historique précise.

5. Une chronologie qui ne peut être fixée avec certitude

Daniel 4 ne donne pas l’année du règne de Nabuchodonosor au cours de laquelle le rêve aurait eu lieu.

Le contexte suppose un souverain solidement établi, prospère et capable de contempler Babylone comme l’expression monumentale de sa puissance.

Une période relativement avancée de son règne paraît donc cohérente.

Mais passer de cette observation générale à une année précise exige une reconstruction supplémentaire.

Une datation située approximativement entre 572 et 568 av. J.-C. peut être examinée dans le cadre d’une chronologie générale de la vie de Daniel, mais elle ne doit pas être présentée comme une date donnée ou démontrée par Daniel 4.

Cette réserve ne diminue pas l'intérêt de la reconstruction chronologique.

Elle en définit simplement le degré de certitude.

6. L’histoire et le silence des sources babyloniennes

La confrontation avec les sources extrabibliques conduit à une conclusion également nuancée.

Nabuchodonosor II est abondamment attesté.

Son activité monumentale à Babylone l’est également.

En revanche, aucune source babylonienne actuellement connue ne rapporte explicitement une période correspondant sans ambiguïté à l’incapacité décrite dans Daniel 4.

Il n’existe donc pas de confirmation archéologique directe de cet épisode.

Mais l’absence de mention ne constitue pas automatiquement une réfutation.

Les inscriptions royales ne sont pas des biographies exhaustives et tendent naturellement à célébrer les

réalisations du souverain plutôt qu’à conserver le souvenir de ses humiliations. De plus, la documentation historique conservée pour l’ensemble du règne n’est pas suffisamment continue pour permettre de reconstituer chaque période avec la même précision.

La conclusion historique doit donc demeurer limitée : **le cadre général est historiquement cohérent, tandis que l’épisode précis de l’incapacité de Nabuchodonosor reste attesté par Daniel sans confirmation extrabiblique directe actuellement connue.**

7. La Prière de Nabonide : un parallèle à considérer sans l’identifier au récit

La Prière de Nabonide, conservée parmi les manuscrits de la mer Morte sous la référence 4Q242, constitue un parallèle particulièrement intéressant.

Elle connaît elle aussi un souverain babylonien frappé pendant plusieurs années, l’intervention d’un personnage juif et une reconnaissance du Dieu Très-Haut.

Ces rapprochements montrent que Daniel 4 ne doit pas être étudié isolément des traditions anciennes relatives aux rois babyloniens.

Mais les différences demeurent importantes.

Le personnage de 4Q242 est Nabonide et non Nabuchodonosor. Les circonstances, la nature de l’épreuve et la construction du récit ne correspondent pas exactement.

Le parallèle ne permet donc ni d’identifier les deux récits ni de démontrer que Daniel aurait simplement remplacé Nabonide par Nabuchodonosor.

Il constitue un élément important du dossier comparatif, non une solution définitive à la question historique.

8. Le véritable tournant : « Je levai les yeux vers le ciel »

Le moment décisif du récit tient en une phrase :

« Je levai les yeux vers le ciel. »

Ce geste répond directement à la scène du palais.

Nabuchodonosor avait regardé Babylone et interprété ce qu’il voyait à partir de lui-même :

sa puissance ;

sa force ;

sa majesté.

Après son humiliation, son regard change de direction.

Cette opposition entre les deux regards donne au récit une remarquable unité.

La transformation du roi commence moins par la disparition de sa grandeur que par une nouvelle manière de la comprendre.

9. La restauration de l’homme avant celle du souverain

Le texte précise d’abord :

« la raison me revint ».

Ce n’est qu’ensuite que Nabuchodonosor retrouve sa majesté, ses conseillers et l’exercice de sa royauté.

Cet ordre est significatif.

Avant de redevenir pleinement roi, Nabuchodonosor est restauré dans sa capacité de comprendre.

Le récit ne s’intéresse donc pas seulement à la continuité d’une dynastie ou à la restitution d'un trône.

Il décrit la transformation de la perception que le souverain possède de lui-même.

La royauté extérieure peut alors être rendue parce que la compréhension intérieure n’est plus la même.

10. Une confession particulièrement forte

La déclaration finale de Nabuchodonosor ne doit pas être minimisée.

Il loue le Très-Haut.

Il reconnaît la permanence de son règne.

Il affirme que personne ne peut s’opposer à son action.

Il reconnaît la justice de ses voies.

Enfin, il le désigne comme « Roi du ciel ».

Le parcours commencé dans les chapitres précédents atteint ici un point culminant.

Dans Daniel 2, Nabuchodonosor avait reconnu la capacité du Dieu de Daniel à révéler les mystères.

Dans Daniel 3, il avait reconnu sa capacité à délivrer ses serviteurs.

Dans Daniel 4, l’expérience concerne directement le souverain.

Il ne regarde plus seulement ce que Dieu accomplit envers d’autres hommes.

Il interprète désormais sa propre histoire à partir de cette souveraineté.

11. Peut-on parler de conversion ?

La question doit néanmoins être formulée avec précision.

Le chapitre rapporte une reconnaissance religieuse exceptionnellement forte.

Il ne dit cependant pas que Nabuchodonosor abandonna officiellement Marduk et les autres divinités du panthéon babylonien.

Les inscriptions royales connues ne témoignent pas davantage d’une rupture avec le culte traditionnel de Babylone.

Il n’est donc pas possible d’établir historiquement une conversion de Nabuchodonosor au judaïsme ou un monothéisme exclusif au sens où toute autre divinité aurait été explicitement rejetée.

Deux affirmations doivent ainsi être maintenues simultanément.

Daniel 4 présente une authentique et profonde reconnaissance du Dieu Très-Haut par Nabuchodonosor.

Le texte ne fournit pas suffisamment d’éléments pour reconstruire l’ensemble de ses

convictions et de ses pratiques religieuses après cet événement.

Cette distinction respecte mieux le témoignage du chapitre qu’une affirmation catégorique dans un sens ou dans l’autre.

12. Une proclamation royale paradoxale

La forme littéraire du chapitre renforce encore son message.

Nabuchodonosor raconte lui-même son humiliation.

La première personne, habituellement susceptible de servir la célébration du souverain, devient ici le moyen de reconnaître ses limites.

Le procédé est particulièrement remarquable.

Le roi ne disparaît pas derrière le narrateur.

Il devient le témoin de ce qui lui est arrivé.

La proclamation prend alors une forme paradoxale : l’autorité royale est utilisée pour annoncer publiquement qu’aucune autorité royale n’est absolue.

13. La leçon politique du chapitre

Daniel 4 développe ainsi une conception exigeante du pouvoir.

L’autorité humaine est réelle.

Elle peut accomplir de grandes choses.

Elle peut organiser, construire et protéger.

Mais elle demeure reçue et responsable.

Le souverain n’est donc ni méprisé ni divinisé.

Il est replacé dans sa condition.

Cette conception permet de comprendre pourquoi Daniel peut simultanément servir Nabuchodonosor, reconnaître sa grandeur, lui annoncer un jugement et l’appeler à la justice.

Respecter l’autorité n’oblige pas à l’absolutiser.

Reconnaître la souveraineté divine n’exige pas davantage de nier toute légitimité au gouvernement humain.

14. La portée du récit dépasse Nabuchodonosor

Le rêve avait explicitement annoncé que son objectif était que « les vivants sachent ».

Le cas particulier devient donc porteur d’un principe universel.

Le récit concerne tous ceux qui exercent une autorité, mais sa portée ne s’arrête pas aux souverains.

L’illusion dénoncée chez Nabuchodonosor peut apparaître chaque fois qu’une réussite réelle conduit l’homme à se considérer comme l’origine ultime de ce qu’il possède.

Le chapitre ne condamne pas la réussite.

Il en conteste l’absolutisation.

La frontière entre reconnaissance légitime d’une œuvre accomplie et orgueil apparaît lorsque l’homme transforme ce qu’il a reçu, construit ou développé en justification de sa propre autosuffisance.

15. Du roi de Babylone au Roi du ciel

Daniel 4 commence avec l’un des plus puissants souverains de son époque installé tranquillement dans son palais.

Il s’achève avec ce même homme reconnaissant un « Roi du ciel ».

Entre ces deux scènes se déploie le rêve du grand arbre.

L’arbre s’élève.

Il est abattu.

Sa souche demeure.

Puis ce qui semblait perdu est restauré.

La construction du chapitre conduit ainsi à une conclusion plus profonde qu’une simple condamnation de l’orgueil.

Nabuchodonosor ne doit pas apprendre qu’il n’est rien.

Il doit apprendre **ce qu’il est réellement**.

Il est roi, mais il n’est pas le Roi du ciel.

Il possède une puissance considérable, mais elle n’est pas absolue.

Il a contribué à faire de Babylone une ville extraordinaire, mais sa réussite ne fait pas de lui l’origine ultime de sa propre grandeur.

Il peut être élevé.

Il peut être abaissé.

Il peut également être restauré.

16. La dernière parole de Nabuchodonosor

Le dernier verset constitue donc la conclusion naturelle de tout le récit :

« Maintenant, moi, Nebucadnetsar, je loue, j’exalte et je glorifie le Roi du ciel, car toutes ses œuvres sont vraies, ses voies sont justes, et il peut abaisser ceux qui marchent dans l’orgueil. »

Le roi qui voulait que Babylone manifeste « la gloire de ma majesté » termine son témoignage en glorifiant un autre Roi.

Le changement ne pourrait être plus net.

Le grand arbre a été abattu, mais ses racines ont subsisté.

Le souverain a été humilié, mais il n’a pas été détruit.

La royauté lui a été rendue, mais elle ne possède plus, dans son témoignage final, la même signification.

C’est là que réside la force particulière de Daniel 4 : **l’homme n’est pas restauré en retrouvant l’illusion de son autonomie, mais en reconnaissant enfin la limite de sa puissance et l’origine de son autorité.**

La dernière parole appartient encore à Nabuchodonosor.

Mais la dernière royauté appartient au **Roi du ciel**.

Les annexes

LEXIQUE

Les différentes bibles — Il n'existe pas plusieurs Bibles mais différentes traductions des mêmes textes sources grecs et hébreux. L'évolution du langage nécessite des révisions régulières. Les catholiques incluent 7 livres deutérocanoniques absents du canon protestant. La traduction du 'Monde Nouveau' des Témoins de Jéhovah est critiquée pour ses choix orientés théologiquement.
INF012 · https://schilo.org/inf012-les-differentes-bibles/

La souveraineté absolue de Dieu — Il y a un lien très fort entre ces deux affirmations, Apocalypse 1.18 et Daniel 2.21, et c’est même l’un des fils rouges qui relie l’Apocalypse et Daniel : la souveraineté absolue de Dieu sur l’histoire humaine. Apocalypse 1 : Dieu est « celui qui est, qui était et qui vient » (Apocalypse 1.4 et Apocalypse 1.8).
INF234 · https://schilo.org/inf234-la-souverainete-absolue-de-dieu/

YHWH — Le tétragramme YHWH est le nom propre de Dieu utilisé dans la Bible hébraïque. Nom de Dieu : YHWH est considéré comme le nom le plus sacré de Dieu dans le judaïsme.
INF038 · https://schilo.org/inf038-yhwh/

POUR ALLER PLUS LOIN

ANNEXE	ANX052 – La Prière de Nabonide (4Q242) et Daniel 4 https://schilo.org/anx052-la-priere-de-nabonide-4q242-et-daniel-4/
ANNEXE	ANX053 – Les « sept temps » de Daniel 4 : sept années ou durée indéterminée ? https://schilo.org/anx053-les-sept-temps-de-daniel-4-sept-annees-ou-duree-indeterminee/
ANNEXE	ANX054 – Quelle maladie peut expliquer l’état de Nabuchodonosor ? https://schilo.org/anx054-quelle-maladie-peut-expliquer-letat-de-nabuchodonosor/
ANNEXE	ANX055 – Le grand arbre de Daniel 4 et le symbolisme royal du Proche-Orient ancien https://schilo.org/anx055-le-grand-arbre-de-daniel-4-et-le-symbolisme-royal-du-proche-orient-ancien/
ANNEXE	ANX056 – Peut-on dater l’épisode de Daniel 4 ? https://schilo.org/anx056-peut-on-dater-lepisode-de-daniel-4/
ANNEXE	ANX057 – Nabuchodonosor a-t-il réellement construit « Babylone la grande » ? https://schilo.org/anx057-nabuchodonosor-a-t-il-reellement-construit-babylone-la-grande/
ANNEXE	ANX058 – Nabuchodonosor s’est-il converti au Dieu d’Israël ? https://schilo.org/anx058-nabuchodonosor-sest-il-converti-au-dieu-disrael/
ANNEXE	ANX059 – Les « veilleurs » de Daniel 4 : identité et fonction https://schilo.org/anx059-les-veilleurs-de-daniel-4-identite-et-fonction/
ANNEXE	ANX060 – Les principales traditions textuelles de Daniel 4 https://schilo.org/anx060-les-principales-traditions-textuelles-de-daniel-4/
ANNEXE	ANX061 – Conclusion générale des annexes https://schilo.org/anx061-conclusion-generale-des-annexes/
SÉRIE	Le livre de Daniel https://schilo.org/serie/le-livre-de-daniel/
ÉTUDE PRÉCÉDENTE	DAN006 - Nabuchodonosor humilié : l’orgueil du roi face à la souveraineté de Dieu https://schilo.org/dan006-nabuchodonosor-humilie-lorgueil-du-roi-face-a-la-souverainete-de-dieu/
ÉTUDE SUIVANTE	DAN007 - Daniel 5 – Le festin de Belshatzar : quand Babylone est pesée et jugée https://schilo.org/dan007-daniel-5-le-festin-de-belshatzar-quand-babylone-est-pesee-et-jugee/

GENÈSE 49.10

« Le sceptre ne s'éloignera pas de Juda, ni le bâton de commandement d'entre ses pieds, jusqu'à ce que vienne Schilo, et que les peuples lui obéissent. »

Pourquoi « Schilo » ?

Le terme « Schilo » apparaît dans la Genèse, au sein de la bénédiction de Jacob sur ses fils. Il est généralement traduit par « celui à qui cela appartient » ou « celui qui doit venir » — une prophétie messianique qui annonce un personnage issu de la tribu de Juda, à qui les peuples du monde obéiront. Pour nous, ce nom symbolise notre conviction centrale : Jésus est ce Schilo — le Messie annoncé, fils de David, fils d'Abraham, vers qui pointent toutes les Écritures. Notre site porte ce nom en hommage à cette prophétie et à Celui qu'elle désigne.

SOURCES ET DROITS

Cette étude : © 2026 Schilo — Tous droits réservés. Source : https://schilo.org/dan006-nabuchodonosor-humilie-lorgueil-du-roi-face-a-la-souverainete-de-dieu-academique/, exportée le 04/11/2026. La version en ligne peut avoir été complétée depuis.